Clélie,

Histoire Romaine

Tome 3 - Brutus

Madeleine de Scudéry

Éditions l'Escalier

Clélie,
histoire romaine

Un roman précieux
par Madeleine de Scudéry

1660

Tome troisième sur dix
Texte intégral

Brutus

L'ensemble des dix tomes de Clélie, histoire romaine, a été publié entre 1654 et 1660, signé par le frère de Madeleine de Scudéry. Celui-ci ne semble avoir participé à l'élaboration de cette œuvre qu'en tant que conseiller (pour les scènes de guerre, notamment), mais il était à l'époque préférable d'être édité sous un nom masculin.

Cette présente édition de 2022 rassemble le texte intégral de ce roman précieux publié en plein âge baroque. Seuls certains termes ont été actualisés (après-dîner pour après-dînée, par exemple) ; et certains aspects de la structure du texte modernisés (comme la présentation des dialogues avec usage de tirets).

Pour le reste (comme pour le féminin de « amour »), rien n'a été changé.

Note de l'éditeur

DEUXIÈME PARTIE
LIVRE PREMIER

— Dieux, s'écria douloureusement Aronce en regardant toutes ces diverses routes qu'il pouvait prendre, en quel étrange embarras me trouvai-je réduit ? Que n'éclairez-vous mon esprit, ou que ne forcez-vous ma volonté ? Et pourquoi faut-il que je ne sache ni ce que je dois, ni ce que je puis, ni même ce que je veux ?

— Il est pourtant bientôt temps, répondit Amilcar, de prendre une résolution car enfin, il faut aller au camp ou il faut aller à Rome !

— C'en est fait, reprit Aronce tout d'un coup, c'en est fait et quoi qu'il m'en puisse arriver il faut que j'aille où est Clélie, et qu'en ce lieu-là j'attende ce que la Fortune voudra faire d'elle et de moi. La sage Sivelia m'aidera peut-être à me cacher, ajouta-t-il, elle sait bien que le généreux Herminius son fils, m'aime avec tendresse, elle hait le tyran, et elle aime la vertu ! Il n'en faut pas davantage pour l'obliger à me rendre office. Si j'allais au camp, poursuivit ce prince, j'y serais reconnu pour fils de Porsenna, j'y serais arrêté, et renvoyé à Clusium sans pouvoir rien faire pour Clélie. Cependant il est aisé de s'imaginer qu'elle aura besoin de secours, soit que Tarquin agisse avec elle comme avec la fille de son ennemi, ou qu'il la regarde comme son amant, ou que le prince Sextus oubliant la beauté de Lucrèce se laisse entièrement assujettir à la sienne. C'est pourquoi mon cher Amilcar, allez au camp, employez cet admirable talent que les dieux vous ont donné pour empêcher adroitement Tarquin de me faire chercher à Rome ; ne dites pas même à Sextus que j'y vais, soyez le protecteur de Clélie et le mien, obligez nos amis à me servir aussi bien que vous. Faites enfin tout ce que votre générosité, votre amitié, votre esprit vous suggéreront.

Après cela, Aronce et Amilcar convinrent du lieu où ils recevraient des nouvelles les uns des autres en se séparant. Le premier prit le chemin de Rome, le second celui du camp. Amilcar marcha même avec tant de diligence qu'encore qu'il se fût arrêté quelque temps avec son ami, il joignit le Prince Sextus devant qu'il y fût arrivé et il le fit avec le dessein de voir quels seraient les premiers sentiments de Tarquin, quand il apprendrait qu'Aronce ne serait plus en sa puissance. Mais lorsqu'il eut joint ce prince et ceux qui l'accompagnaient, Collatin lui demanda où était Aronce, et quand Amilcar eut répondu qu'il l'avait perdu de vue dans le bois et qu'il croyait qu'il les joindrait bientôt, Sextus, qui s'imagina aisément qu'il ne viendrait pas et qui n'avait que la beauté de Lucrèce dans l'imagination, se mit à faire la guerre à Collatin, et à lui dire qu'Aronce était devenu amoureux de sa femme et qu'il était peut-

être retourné à Collatie. « Si cela est Seigneur, reprit Collatin en riant, vous n'avez qu'à plaindre le malheur de votre ami, car de l'humeur dont est Lucrèce, si je n'étais son mari je ne voudrais pas être son amant si je ne voulais devenir le plus malheureux de tous les hommes !

— Ha, Collatin ! s'écria Amilcar qui ne cherchait qu'à faire oublier Aronce à toute cette troupe, que vous êtes heureux d'être mari d'une des plus belles personnes du monde et de n'en être point jaloux,

— Il est vrai, reprit le Prince de Pometie, que c'est une chose assez rare !

— J'en tombe d'accord, répliqua brusquement Sextus, mais après tout, il n'est pourtant pas fort étrange que Collatin ne soit point jaloux d'une femme qui ne voit personne, qui ne regarde pas seulement sa propre beauté et qui est si jalouse d'elle-même qu'elle ne se montre à qui que ce soit.

— Ce que dit le Prince Sextus, reprit Artemidore, est sans doute considérable, mais cela n'empêche pas qu'il ne faille louer le bonheur de Collatin d'avoir épousé une personne qui n'aime que la solitude, et lui.

— Pour moi, ajouta l'agréable Zenocrate, je pense que j'aimerais mieux être un peu jaloux que d'avoir une femme si solitaire,

— En mon particulier, reprit Collatin, je suis très content de la mienne, ce n'est pas que si elle était d'humeur à vouloir être aussi galante qu'on dit que les Grecques et les Africaines le sont, que j'en fusse plus jaloux pour cela.

— Vous auriez raison, répliqua Amilcar, car à parler sincèrement la jalousie d'un mari ne sert bien souvent qu'à hâter le malheur qu'il appréhende, puisque pour l'ordinaire il se fait haïr de sa femme à force d'être jaloux et qu'il arrive bien souvent qu'elle donne à un autre toute l'amour qu'elle lui ôte. »

Voilà de quelle manière cette troupe enjouée s'entretenait, lorsqu'elle arriva au camp. À peine fut-elle à l'entrée de la tente du Prince Sextus, qu'il vit un homme qui était conduit par un officier de Tarquin, qui regardait soigneusement tous ceux qui le suivaient, si bien qu'il ne douta point que ce ne fut cet envoyé du Roi de Clusium qui cherchait Aronce. De sorte que s'approchant d'Amilcar, il lui fit remarquer ce qu'il remarquait et il lui demanda tout bas où était son ami. « Seigneur, reprit-il, je l'ai laissé si irrésolu, que je ne voudrais pas assurer que nous ne le verrons ici demain au matin, quoique je ne lui aie pas conseillé. Ainsi je ne sais où il est, mais il m'a promis qu'il me le fera savoir. Cependant je vous conjure de le servir autant que vous le pourrez et de protéger Clélie. Et je vous en conjure, ajouta-t-il, par la beauté de Lucrèce !

— Il n'y a qu'un jour, reprit Sextus, que si vous eussiez eu quelque prière à me faire, il eut fallu m'en conjurer par les beaux yeux de Clélie, mais pour aujourd'hui, ajouta-t-il en riant, ceux de Lucrèce l'emportent.

— Ha, Seigneur ! reprit Amilcar en riant aussi bien que lui, vous avez raison de préférer les beautés brunes aux beautés blondes, car ces dernières n'ont pour l'ordinaire que de la tiédeur et de l'indifférence, et n'ont rien de piquant ni de passionné. »

Après cela, ce prince entra dans sa tente, sans faire semblant de voir cet envoyé du Roi de Clusium, qui, après avoir regardé le Prince de Pometie, le Prince Titus, Artemidore, Amilcar, Zenocrate, Célère, Collatin et tous les autres de la troupe, dit à cet officier de Tarquin avec qui il était, que ce qu'il cherchait n'était pas là, et fut ensuite avec lui retrouver ce prince pour lui apprendre qu'il n'avait point trouvé le fils du roi son maître. Mais à peine y fut-il, que Sextus suivi d'Amilcar et de Zenocrate seulement, y arriva. Cependant comme Tarquin avait alors l'esprit chagrin, il lui demanda assez brusquement s'il avait su qu'Ardée devait être secourue par Collatie « car enfin, ajouta-t-il, je ne dois pas croire que durant que je fais un siège très important, vous n'ayez eu autre dessein en partant du camp, que celui de vous aller divertir. »

Sextus qui n'était pas accoutumé de souffrir des réprimandes de cette nature, rougit de dépit et répondit assez fièrement. Mais, comme Amilcar crût qu'il importait à Aronce que ces princes ne se brouillassent pas, il se mêla dans cette conversation avec cette agréable hardiesse qui lui seyait si bien, et qui lui donnait lieu de dire tout ce qu'il voulait sans qu'on s'en pût fâcher. De sorte que Tarquin s'adoucissant pour le Prince son fils, par l'enjouement d'Amilcar, il se mit ensuite à demander où était Aronce. « Seigneur, reprit Sextus, comme nous sommes tous revenus plus ou moins diligemment selon l'impatience que chacun a eue de se rendre au camp, je ne sais si Aronce y est arrivé devant nous ou s'il est demeuré derrière, et tout ce que j'en sais est que je ne l'ai point vu depuis que nous avons eu traversé un bois qui n'est pas fort éloigné d'ici. »

À peine eut-il dit cela que Tarquin commanda qu'on allât chercher à la tente, et à tous les lieux où il avait accoutumé d'être, mais comme on n'avait garde de le trouver on lui vint dire qu'il n'était pas revenu. Si bien que cela lui donna sujet de penser que ce pouvait être lui qui était fils du Roi de Clusium puisqu'il ne paraissait pas. Pour s'en éclairer il obligea l'envoyé de Porsenna à lui dépeindre celui qu'il cherchait, et il le fit d'une telle manière qu'il n'y avait pas moyen de ne connaître point qu'Aronce était véritablement le fils de ce prince. Comme Tarquin savait que Célère était son ami particulier, il l'envoya quérir, et, en attendant, il demanda à Amilcar et à Zenocrate, ce qu'ils savaient de la condition d'Aronce. Pour le dernier, il dit que ne le connaissant que pour l'avoir rencontré en voyage il ne savait ni le lieu de sa naissance, ni sa qualité. « Et pour moi, dit Amilcar, quoique je n'en sache pas davantage que Zenocrate, je ne laisse pas d'être persuadé qu'il est digne de votre protection.

— Ha, Amilcar ! s'écria Tarquin, je ne veux avoir le fils de Porsenna en ma puissance que pour l'empêcher de faire une chose qui me le ferait haïr et qui mettrait, un jour, la guerre entre Rome et l'Étrurie, car enfin, si la fille de Clelius était Reine de Clusium, je ne sache rien qui pût m'empêcher de prendre les armes pour l'aller renverser du trône ! Et je le ferais d'autant plutôt que ce serait exécuter les volontés de Porsenna, qui ne prétend pas qu'elle règne jamais sur ses peuples. »

Après quelques autres discours, Célère arriva, mais quoiqu'il répondit avec beaucoup de prudence à tout ce que Tarquin lui demanda, ce prince ne laissa pas de connaître encore plus clairement qu'auparavant, qu'Aronce était le fils de Porsenna, parce qu'encore que Célère n'en tombât pas d'accord, il était pourtant aisé de voir que puisqu'il ne disait pas positivement ni le lieu de sa naissance, ni sa condition il fallait qu'il y eût quelque raison cachée qui l'en empêchât. Pour achever de mettre la chose hors de doute, cet envoyé du Roi de Clusium ayant parlé d'une petite marque que celui qu'il cherchait avait à la main, Tarquin se souvint de l'avoir remarquée le jour qu'Aronce ayant fait deux prisonniers qu'il lui avait présenté, il avait avancé la main pour les lui montrer lorsqu'il les lui avait offerts, si bien que la chose n'étant plus douteuse, Tarquin commanda qu'on le cherchât diligemment. Il envoya même à Rome, afin de l'y faire arrêter s'il y était retourné, et il parla avec tant d'impétuosité, qu'il était aisé de connaître qu'il avait plus d'une passion dans l'âme. « Mais Seigneur, lui dit alors Amilcar, oserais-je vous demander quel crime a commis ce prétendu fils du Roi de Clusium ?

— Il aime la fille d'un homme que je hais, reprit-il fièrement, et le Roi son père me prie de m'assurer de lui, de peur que cette passion ne lui fasse faire quelque chose indigne de son rang et de la grandeur de son courage.

— Mais Seigneur, reprit Amilcar, savez-vous où est cette fille de votre ennemi, dont vous dites qu'Aronce est amoureux ?

— Selon toutes les apparences, répliqua-t-il, elle est parmi les captives que l'on prit au sortir d'Ardée, mais la difficulté est de savoir laquelle de toutes ces personnes est la fille de Clélius parce qu'elles sont toutes propres à donner de l'amour ; cependant il m'importe étrangement d'en être éclairci.

— Si vous voulez Seigneur, répliqua adroitement Amilcar, je serai votre espion, car, ajouta-t-il finement, puisqu'il ne s'agit que d'empêcher Aronce de se marier, je ne ferai pas grand scrupule de n'entrer pas dans les intérêts de son amour pour entrer dans ceux de son ambition.

— Ce que vous dites est fort adroit, ou fort généreux, répliqua Tarquin, mais après tout, je prétends moi-même être mon espion, car je ne voudrais pas être trompé en cette rencontre. »

Sextus entendant parler le Roi son père de cette sorte en fut ému, parce qu'il comprit qu'il fallait assurément qu'il aimât Clélie et il s'en fallut

peu que cela ne fortifiât la première inclination qu'il avait eue pour cette belle fille, et ne diminuât celle qu'il avait alors pour Lucrèce. Mais à la fin, Tarquin ayant témoigné qu'il voulait être seul, Sextus, en changeant de lieu, changea de sentiments, et ne regardant alors Clélie que comme la maîtresse de son ami, il tourna toutes ses pensées à Lucrèce et s'imagina un si grand plaisir à vaincre un cœur qui n'avait jamais été vaincu, qu'il ne pensait à autre chose.

Pour Amilcar, il tint conseil avec Artemidore, Zenocrate et Célère, pour les intérêts de leur ami, si bien que croyant qu'il était à propos de l'avertir de l'état de ses affaires, ils lui envoyèrent un fidèle esclave qui eut ordre d'aller chez la vertueuse Sivelia, afin qu'elle lui fît voir Aronce. Mais pour Tarquin il était en une inquiétude étrange, aussi ne pût-il être plus longtemps dans cette cruelle incertitude, de sorte que comme le siège d'Ardée était en bon état, il se résolut d'aller passer un jour ou deux à Rome, tant pour s'éclaircir par lui-même laquelle de ces captives était fille de Clélius, que pour faire chercher Aronce plus exactement. Si bien que sans différer davantage, il partit le lendemain et fut coucher à Rome. Il n'y fut pas sitôt que la fière Tullie qui avait remarqué que Clélie avait touché le cœur du Roi son mari, fut le trouver pour lui dire, quoiqu'elle n'en sût rien, que cette captive qu'il avait préférée aux autres, était assurément cette fille de Clélius dont Aronce était amoureux, ajoutant cent choses qu'elle avait inventées pour le lui persuader. Mais, comme elles n'étaient pas convaincantes et que la secrète passion qu'il avait dans l'âme faisait qu'il ne voulait pas que cette personne fût fille de son ennemi, il paraissait assez qu'il ne croyait pas entièrement ce que Tullie lui disait. « Je sais bien, lui répondit-il, qu'il y a toutes les apparences du monde que la fille de Clélius est parmi ces captives : on les a prises en sortant d'Ardée d'où l'envoyé du Roi de Clusium dit que cette fille de mon ennemi était partie un peu devant le siège, et la grande vestale, sœur de Clélius, me demanda leur liberté avec une hardiesse qui me fait bien voir qu'elle avait un intérêt de famille qui lui tenait plus au cœur que celui des privilèges des vestales. Mais après tout, cela ne me fait pas connaître précisément que cette belle captive dont vous entendez parler, soit la fille de Clélius.

— Si vous n'étiez pas préoccupé, reprit la fière Tullie, vous le croiriez comme moi, car comme elle est plus belle que les autres, elle peut plus aisément avoir fait naître une violente passion. Elle est même plus mélancolique, elle a fort l'air d'une Romaine, elle ne dit point bien précisément qui elle est, et je l'ai vue deux ou trois fois ne répondre point au nom qu'elle porte, ce qui me fait croire que ce n'est pas le sien et qu'elle n'est pas encore accoutumée à celui que ses compagnes lui donnent.

— Mais de grâce, lui dit brusquement Tarquin, pourquoi voulez-vous que cette belle captive soit absolument la fille de Clélius ?

— Quand vous m'aurez dit, répliqua-t-elle fièrement, la raison qui fait que vous ne voulez pas que ce soit celle-là qui soit fille de votre ennemi, je vous dirai pourquoi je souhaite que ce soit elle.

— Si vous ne la saviez pas, reprit-il avec précipitation, je vous la dirais, mais comme je vois bien que vous la devinez aisément, je veux m'épargner cette peine.

— Quoiqu'il en soit, répliqua-t-elle, sachez que je ne trouve pas trop beau que celui qui a su soumettre Rome à sa puissance, se soumette lui-même à une esclave, et peut-être à la fille de son ennemi, et sachez de plus, que Tullie qui a violé toutes sortes de droits pour vous faire régner, saura bien s'empêcher de voir jamais au-dessus d'elle une personne qui ne doit la regarder qu'à genoux. »

Après cela cette fière princesse s'en alla, et Tarquin demeura en une irrésolution terrible car il était certain qu'il avait plus d'amour pour Clélie qu'il n'en avait jamais eu pour personne. En effet, l'ambition avait d'une telle sorte occupé toute sa vie, qu'on peut dire qu'il n'avait pas eu loisir d'avoir de l'amour. Mais en l'état où il était alors, l'ambition était presque une passion oisive dans son cœur parce qu'il ne voyait plus rien à souhaiter, joint que, comme l'amour a quelque rapport avec l'ambition puisqu'il y en a, sans doute, à vouloir régner dans le cœur d'une belle personne aussi bien qu'à vouloir régner dans un État, Tarquin s'était insensiblement laissé toucher à la beauté de Clélie. Mais comme ce fier tyran savait encore mieux haïr qu'il ne savait aimer, il avait l'âme en une peine étrange parce qu'il craignait de trouver en une même personne l'objet de sa haine et de son amour. « Serait-il possible, disait-il en lui-même, que je fusse assez malheureux pour avoir aimé la fille de Clélius ? Ha non, non ! ajoutait-il, cela ne saurait être ! Et mon cœur, sans le secours de ma raison, aurait connu la fille de mon ennemi et n'aurait pas eu la lâcheté de l'aimer ! Oui, poursuivait-il, il y a une telle antipathie entre Clélius et moi, et je le hais d'une haine si forte, qu'infailliblement, s'il était père de cette belle personne, je la haïrais par un sentiment naturel. Enfin, ajoutait-il après avoir rêvé quelque temps, si mon cœur m'avait trahi, si je m'étais trompé et que cette belle et charmante captive fut effectivement fille de mon ennemi, que ferais-je ? »

À ces mots, Tarquin s'arrêta quelque temps, puis se reprenant tout d'un coup, « Ha ! lâche que je suis ! s'écria-t-il, je délibère sur ce que je ferais de la fille de Clélius ? Non, non ! Je ne délibère plus ! poursuivit-il, je cesserais de l'aimer, je la haïrais, je la chargerais de chaînes et je la ferais mourir pour me venger de son père ! Mais sais-je bien que je ferais ce que je dis, se demandait-il à lui-même, j'ai sans doute fait des choses assez extraordinaires en ma vie pour pouvoir attendre de la grandeur de mon courage, une action de cette nature, après tout, je n'ai rien fait de si difficile à faire, j'ai sacrifié une femme à mon ambition, il est vrai, mais je n'en étais pas amoureux ! J'ai renversé Servius Tullus du trône,

j'en tombe d'accord, mais je l'avais toujours haïs, je ne me suis jamais vu dans la nécessité de perdre ce que j'ai aimé parce que je n'ai aimé que ma propre grandeur. Ainsi j'avoue que je ne sais pas encore trop bien ce que je ferai si cette belle prisonnière est fille de mon ennemi. »

Après cela, Tarquin se tut et ayant rêvé quelque temps, il fut à l'appartement des captives, avec intention d'essayer de toute manière de découvrir laquelle était véritablement fille de Clélius. Durant qu'il fut faire cette visite, Aronce souffrit des maux incroyables car comme il ne s'était pas trompé lorsqu'il avait espéré que la sage et généreuse Sivelia le servirait avec ardeur, il était caché chez elle, et, par son moyen, il avait commerce avec tous les amis secrets de Clélius et d'Herminius, et avec la Grande vestale. Ainsi il savait tout ce qui se passait et au camp et à Rome, car l'esclave qu'Amilcar lui avait envoyé, était arrivé auprès de lui, et il savait par Sivelia tout ce qui se passait dans la ville. Il est vrai qu'il en était d'autant plus malheureux parce qu'en l'état où étaient alors les choses, il ne pouvait raisonnablement espérer d'y apporter aucun remède. En effet, la puissance de Tarquin semblait être si solidement établie que rien ne la pouvait ébranler. Il était sans doute universellement haï, mais il était si généralement craint, que quand il eut été aimé il n'eut pas été si bien obéi. Il s'était enfin rendu si redoutable, qu'à peine osait-on penser quelque chose contre lui. Il n'y avait pas un véritable Romain qui n'eut voulu le pouvoir perdre, mais il n'y en avait pourtant pas un qui eut alors assez de hardiesse pour l'entreprendre. De sorte qu'on pouvait dire que Rome avait toujours un nombre infini d'hommes qui étaient propres à faire des conjurateurs sans qu'il y eût jamais aucune conjuration, tant le superbe Tarquin et la fière Tullie s'étaient rendus redoutables. Ainsi, tout ce que pouvait faire Aronce était de se plaindre et de tâcher à trouver les voies de donner de ses nouvelles à Clélie, afin de voir s'il n'y aurait point moyen de l'enlever. Mais cela ne se pouvait pas même faire aisément car il fallait qu'il fût toujours caché s'il ne voulait être pris. Sivelia, par grandeur de courage, n'allait jamais chez Tullie ; la Grande vestale y était suspecte, il n'était pas à propos de faire savoir à beaucoup de gens qu'Aronce était caché dans Rome, et, par conséquent, il était si malheureux, qu'on ne pouvait pas l'être davantage. Le voyage de Tarquin l'affligea encore beaucoup. Il eut même la douleur de savoir la visite qu'il alla faire à ses captives et d'apprendre qu'il ne la faisait que pour découvrir laquelle de toutes ces prisonnières était fille de Clélius, si bien qu'il souffrit ce qu'on ne saurait s'imaginer qu'imparfaitement, car il se voyait toujours tout prêt à être découvert et arrêté, et il y avait Clélie en état d'être reconnue par le plus mortel ennemi de son père et le plus fier ennemi qui fut jamais. « Hélas ! disait-il en lui-même pendant cette visite, que je suis en un pitoyable état ! Car enfin, si Tarquin reconnaît Clélie et que la haine qu'il a pour Clélius soit plus forte que l'amour qu'on dit qu'il a pour elle, il la perdra et inventera même de nouveaux supplices

pour la perdre. Mais si au contraire, l'amour qu'il a pour Clélie est plus puissante que la haine qu'il a pour Clélius, à quelle persécution n'est-elle pas exposée, et à quels malheurs ne suis-je pas exposé ? Fier et superbe Tarquin, ajoutait-il, quand tu serais plus aimé de tes peuples que tu en es haï et que tous tes sujets seraient tes gardes, rien ne saurait m'empêcher d'entreprendre de délivrer Rome afin de délivrer Clélie, si tu es assez injuste pour la maltraiter. »

Mais durant que le malheureux Aronce s'entretenait d'une si triste manière, Tarquin était à l'appartement des captives, par qui il avait été reçu avec toute la civilité que devaient avoir pour lui des personnes qui ne pouvaient recevoir la liberté que de son consentement. Cependant, comme il n'allait ce jour-là les voir que pour tâcher de découvrir laquelle était Clélie, il les entretint toutes en secret les unes après les autres, dès que la première civilité fut passée. Il voulut même parler à Clélie la dernière, parce que c'était celle qu'il souhaitait qui ne fut point fille de Clélius, si bien qu'espérant de la trouver parmi ces autres captives, il parla à la sage Cefonie, à l'enjouée Plotine et à ses compagnes devant que de parler à Clélie. Mais, quoiqu'il leur parlât avec beaucoup d'adresse, il n'en put tirer aucun éclaircissement, car comme elles avaient toutes infiniment de l'esprit et qu'elles aimaient chèrement Clélie, elles ne dirent rien qui pût lui faire connaître laquelle était fille de Clélius. À la fin, tirant Clélie à part et la regardant tantôt avec des yeux d'amant et tantôt avec des yeux d'ennemi tant son âme était irrésolue : « De grâce Madame, lui dit-il, tirez-moi de la plus horrible inquiétude où je me sois jamais trouvé, et s'il est possible, mettez-moi en état de vous rendre heureuse et de pouvoir espérer d'être heureux.

— Votre fortune et la mienne sont si différentes, reprit modestement Clélie, qu'il ne m'est pas aisé de comprendre que la même chose qui vous rendrait heureux me rendit heureuse et puis, Seigneur, ajouta-t-elle, peut-il manquer quelque chose à votre félicité ?

— Oui Madame, lui dit-il, et pour vous apprendre ce qui manque à mon bonheur sachez qu'il y a deux passions dans mon âme que je veux satisfaire, la vengeance et l'amour, car pour moi, je mets hardiment la vengeance au rang des passions les plus violentes, puisqu'il n'y a rien qui donne de si violents désirs et plaisirs plus sensibles. C'est pourquoi je vous conjure de me vouloir aider à contenter ces deux passions, dont mon âme est présentement tyrannisée. Pour l'amour, poursuivit ce tyran, il suffit que vous sachiez que vous me donnâtes des fers dès le premier jour que vous portâtes mes chaînes. C'est assez vous dire ce que vous me devez répondre pour me rendre heureux, mais pour la vengeance, il faut que vous me disiez laquelle de toutes ces captives est fille de Clélius, car pour vous, je suis assuré que vous ne pouvez être fille d'un homme que je hais si horriblement et que je perdrai quelque jour, en quelque lieu de la Terre qu'il se retire ! »

Clélie entendant parler Tarquin de cette sorte, ne pût s'empêcher de rougir, si bien que ce prince le remarquant et regardant cette rougeur comme une chose qui lui pouvait faire penser que celle qui rougissait était fille de Clélius, il sentît une émotion dans son cœur la plus horrible du monde. Néanmoins l'amour étant encore la plus forte dans ce premier instant : « Eh, Madame ! s'écria-t-il en lui prenant la main, ne soyez point fille de mon ennemi ! Je vous en conjure, je sens bien que toute votre beauté ne pourrait, peut-être, retenir l'amour dans mon cœur, et que la haine prendrait sa place malgré que j'en eusse. C'est pourquoi si vous n'êtes pas fille de Clélius, montrez-moi vitement celle que je dois sacrifier à ma vengeance, et si vous l'êtes, trompez-moi si vous pouvez, et nommez-m'en quelque autre à qui je puisse faire souffrir tous les supplices que la fille de Clélius mérite, comme fille de mon plus mortel ennemi. Je vous croirai d'abord Madame, poursuivit-il, et je ne songerai plus, après cela, à me détromper, pourvu que vous contentiez l'amour que j'ai pour vous.

— Ce que vous me dites Seigneur, reprit Clélie avec une grandeur de courage admirable, est si surprenant et si étrange, que je ne sais presque qu'y répondre ! Mais après tout, je veux le faire fort exactement, afin que vous ne vous amusiez pas ni à persécuter mes amies, ni à me persécuter moi-même. Sachez donc Seigneur, que je ne crois nullement être obligée de vous dire si je suis fille de Clélius ou si je ne la suis point, et qu'ainsi je ne vous dirai rien qui vous puisse éclaircir de ce que vous voulez savoir ! Je vous dirai seulement quels sont mes véritables sentiments, soit que je le sois ou ne le sois pas. Car si je ne le suis point et qu'il y ait quelqu'une de mes compagnes qui soit fille de ce malheureux exilé, je mourrai plutôt que de la découvrir après ce que vous venez de dire. Mais si au contraire, je suis celle que vous ne voulez connaître que pour la haïr et pour la perdre, je vous déclare que de la manière dont j'ai le cœur, j'aimerai bien mieux que vous ayez de la haine pour moi que de l'amour, et que je me garderai bien d'aller flatter la passion d'un homme, qui a voulu faire perdre la vie à mon père. C'est pourquoi, Seigneur, mettez-vous l'esprit en repos de ce côté là, car, comme mes compagnes ne me découvriront pas si je suis fille de Clélius, je ne vous découvrirai pas non plus si la fille de Clélius est parmi elles, et pour vous en ôter encore davantage la connaissance, je ne vous dirai pas même positivement que je ne suis point fille de cet illustre Romain.

— Je ne veux pas croire que vous soyez sa fille, reprit-il brusquement, mais vous avez pourtant toute la fierté de son cœur, et si la douceur de vos yeux n'ôtait une partie de l'aigreur de vos paroles, je vous traiterais à l'heure même en fille de Clélius.

— Comme je suis persuadée, reprit Clélie, que je ne vous ai rien dit que je ne vous aie dû dire, je ne m'en saurais repentir. Mais, Seigneur, ajouta-t-elle, soit que quelqu'une de mes compagnes soit fille de Clélius, ou que je le sois, est-il possible que vous ne connaissiez pas que ces

fiers sentiments de haine qui sont dans votre esprit, sont injustes et plus injustes que tous ceux dont on vous accuse. Toutes les violences que vous avez faites depuis que vous êtes au monde, vous ont servi à vous faire monter au trône, mais à quoi vous servirait-il de sacrifier une misérable captive ?

— À me venger, reprit-il fièrement, en la personne de tous les maux que le père m'a faits ou voulu faire, car je sais bien, ajouta-t-il, qu'en quelque lieu du monde que soit Clélius, il songe continuellement à ma perte et que lorsqu'il ne peut imaginer les voies de venir à bout de ce dessein, il souhaite du moins de me nuire et s'afflige de ne le pouvoir faire. Mais enfin, Madame, poursuivit-il, la chose n'a point de milieu, il faut que vous me nommiez une fille de Clélius que je puisse autant haïr que je vous aime ! Je vous ai déjà dit Madame, que je veux bien être trompé, mais il faut une victime à ma vengeance car dans les sentiments où je me trouve, si vous ne faites ce que je veux, je m'en vais traiter toutes vos compagnes en filles de Clélius afin de ne m'y tromper pas. Ainsi durant que je vous donnerai mille et mille marques d'amour, je lui en donnerai mille et mille de ma haine et de ma prétendue cruauté.

— Ha, Seigneur ! s'écria généreusement Clélie, quand je pourrais disposer de moi quand Tullie ne serait pas votre femme et que vous m'offririez de me faire monter sur le trône, je ne voudrais pas de l'amour d'un prince injuste comme vous.

— Quoi, inhumaine personne ! lui dit-il, vous parlez avec mépris de la passion d'un homme qui n'a jamais aimé que la gloire et vous seulement, qui a su soumettre tout ce qui lui a voulu résister, qui a assujetti un cœur aussi grand et aussi fier que le vôtre et qui vous offre enfin ce qu'il n'a jamais offert à personne. Cependant, ajouta-t-il, ne pensez pas que ce que je dis soit une menace inutile, car je m'en vais à l'heure même commencer le supplice de vos compagnes, en les séparant d'avec vous. »

En effet, Tarquin commanda qu'on appela le Capitaine de ses gardes, mais Clélie le retenant : « Non Seigneur, lui dit-elle généreusement sans s'ébranler, il ne sera jamais dit que j'aie eu nulle part aux injustices de Tarquin, et la vie ne m'est pas assez agréable en l'état où je suis pour la vouloir conserver par une lâcheté. Sachez donc, injuste prince, que je suis fille du généreux Clélius et que mon véritable nom est Clélie.

— Ha, Madame ! s'écria-t-il, pourquoi m'apprenez-vous ce que je ne voulais pas savoir,

— Je vous l'apprends, reprit-elle avec une fermeté admirable, afin de vous faire voir que je ne suis pas indigne de la vertu de mon père, et qu'encore que je ne sois pas née à Rome, je ne laisse pas d'avoir le cœur d'une véritable Romaine. »

Clélie prononça ces paroles avec une hardiesse si modeste et si tranquille, que Tarquin en fut épouvanté.

— Ha, Madame ! s'écria-t-il, il faut sans doute que vous connaissiez mieux l'amour que j'ai pour vous que je ne le pensais puisque vous me découvrez une pareille chose. Mais je ne sais, ajouta-t-il en soupirant, si vous avez raison de vous y fier, car je ne sais pas moi-même dans l'agitation que je sens, si je vous aime encore, ou si je commence de vous haïr.

— Haïssez-moi Seigneur, haïssez-moi, répliqua-t-elle, car il vous sera bien plus aisé de satisfaire votre haine, que de m'obliger à satisfaire votre amour.

— J'ai présentement tant d'envie de vous haïr, reprit-il, et il y a tant de raisons qui m'y poussent, que je ne désespère pas de surmonter la cruelle passion que j'ai dans l'âme. Mais pour le faire plus aisément, poursuivit-il, il faut me priver de votre vue, car malgré toute la colère que j'ai de votre audace, la douceur de vos yeux adoucit toute ma fierté et désarme toute ma fureur.

— Et plût aux , Seigneur, reprit-elle, que je pusse être assez puissante pour remettre la raison dans votre âme et pour en chasser toute l'injustice qui vous fait haïr mon père et qui vous fait régner avec tant de violence, que vous ne pouvez jamais être aimé de pas un de ceux qui vous obéissent.

— Ah, trop charmante personne ! s'écria-t il en s'adoucissant tout d'un coup, qu'il m'importerait peu d'être haï de tout le monde, si j'étais aimé de vous. Je vous permets encore, ajouta-t-il, de vous dédire de ce que vous m'avez dit : dites-moi donc, je vous en conjure, que le seul dessein de m'empêcher de persécuter vos compagnes vous a obligé à me dire que vous étiez fille de Clélius, espérant que l'amour que j'ai pour vous m'empêcherait de vous maltraiter ! Je vous promets que je vous croirai et que quand toute la Terre me dirait que vous seriez fille de mon ennemi et qu'il me le dirait lui-même, je ne le croirai pas, pourvu que vous ne me le disiez point. N'avez-vous pas remarqué que je n'ai pas fait ce que je pouvais pour vous connaître, que je ne vous ai dit au contraire que ce qu'il fallait pour ne vous connaître pas ? Car je pouvais vous arracher plus aisément votre secret en vous faisant espérer toutes choses, en vous promettant de pardonner au père en faveur de sa fille, ce que vous auriez pu justement attendre d'un homme aussi amoureux que je le suis. Dites-moi donc je vous en conjure encore une fois, que vous n'êtes point fille de Clélius ! Trompez-moi puisque je veux être trompé à votre avantage, mais pour me bien tromper, abandonnez tout à fait les intérêts de mon ennemi, et s'il ne faut que vous sacrifier Tullie pour vous faire occuper sa place, j'y consens sans répugnance.

— Non, non Seigneur, reprit Clélie sans s'émouvoir, je ne me dédirai jamais ! Et puisque je vous ai avoué ma naissance, je ne changerai ni de discours, ni de sentiment.

— Je n'en dis pas autant que vous, reprit-il, car si vous voulez opiniâtrement être fille de celui qui m'a voulu tant de fois renverser du trône, je vous traiterai bientôt comme je dois traiter sa fille.

— Quand je vous ai dit que je me nommais Clélie, répliqua-t-elle, je me suis préparée à souffrir toutes vos injustices et à les souffrir en fille de Clélius, c'est-à-dire avec une confiance inébranlable.

— Ha, c'est trop ! s'écria cet injuste prince, que de prononcer hardiment le nom de mon ennemi comme faisant gloire d'être fille d'un homme qui me hait plus que personne n'a jamais haï. »

Après cela, la fureur s'étant emparée de l'esprit de Tarquin, il s'éleva des vapeurs si noires et si sombres dans son imagination, qu'encore que Clélie fut ce qu'elle avait accoutumé d'être, c'est-à-dire une des plus belles personnes du monde, il la regarda avec des yeux troublés par les diverses passions qui l'agitaient et ne la trouva plus telle qu'il la trouvait un quart d'heure auparavant. Ainsi, bien loin de la traiter avec le même respect, il commanda qu'on la menât à un appartement séparé, qu'on l'y gardât très soigneusement et qu'on ne la laissât parler à qui que ce fût. Toutes les amies de cette admirable fille qui étaient à l'autre côté de la chambre, entendant cet injuste commandement se jetèrent aux pieds de Tarquin pour le conjurer de ne les séparer point de Clélie. « S'il y en a quelqu'une d'entre vous, reprit-il alors fièrement, qui veuille être fille de Clélius au lieu d'elle, j'y consentirai volontiers, pourvu qu'elle y consente.

— En mon particulier, dit la généreuse Cefonie, il n'est rien que je ne dise et que je ne fasse pour empêcher une si vertueuse personne d'être maltraitée.

— Ce que vous dites est grand et beau, répliqua Clélie, mais si je veux mériter un si héroïque témoignage d'amitié, il faut que je vous prie de ne m'envier pas la gloire que j'ai d'être fille du plus vertueux Romain que Rome ait jamais fait naître ! Laissez-la-moi donc je vous en conjure, puisque c'est presque la seule consolation qui me reste. »

À ces paroles, Tarquin perdant patience fit exécuter les ordres qu'il avait donnés de séparer Clélie de ses compagnes sans se laisser attendrir par les larmes de tant de belles personnes. Après quoi, il s'en alla seul à son appartement. À peine y fut-il, qu'il fut averti par un de ceux qu'il employait à tâcher de découvrir ce qui se passait dans les maisons de tant d'illustres malheureux qu'il avait bannis de Rome, qu'il y avait un homme caché chez la vertueuse Sivelia. Cet espion de Tarquin ajoutant qu'il y avait beaucoup d'apparence que ce fut Herminius qui serait sorti déguisé d'Ardée, et qui serait venu à Rome pour tâcher d'y faire quelque sédition durant qu'il était occupé à ce siège. Comme Tarquin

avait alors l'esprit fort troublé, il n'examina pas d'abord avec soin si ce rapport avait de la vraisemblance ou non, mais se trouvant toujours tout disposé à faire une violence, il commanda qu'on allât avec force le chercher dans la maison de Sivelia, en cas qu'elle fit quelque résistance à ceux qui iraient lui demander Herminius. À peine eut-il fait ce commandement, qu'il reçut un autre avis qui lui éclaircit le premier : on lui assura qu'Aronce était caché dans Rome. Si bien que croyant alors que celui qu'on disait être chez Sivelia pouvait bien être effectivement le fils du Roi de Clusium, il rappela celui à qui il avait commandé d'aller chez la mère du généreux Herminius, parce que, s'imaginant alors qu'il s'agissait de prendre un amant de Clélie, et un amant de cette qualité-là, il fit encore quelque distinction d'un ennemi à un rival, et joignit de nouveaux ordres aux premiers. Il commanda qu'en cas qu'on ne trouvât ni Aronce, ni Herminius chez Sivelia, on ne laissât pas de lui amener cette vertueuse Romaine pour tâcher de tirer quelque lumière de ce qu'il voulait savoir. Celui qui eut ordre d'aller chez elle ne pût toutefois agir si promptement, car par l'intelligence qu'elle avait dans le palais elle fut avertie que Tarquin avait fait séparer Clélie de toutes les autres captives, qu'elle était gardée fort soigneusement, et qu'on assemblait ceux que ce tyran avait accoutumé d'employer lorsqu'il voulait faire quelque violence dans la maison de quelqu'un de ces illustres citoyens, qu'il ne haïssait que pour leur vertu seulement. De sorte que, comme elle n'était pas moins prudente que généreuse, elle crût que cet ordre pouvait bien la regarder, et qu'il y avait apparence que Tarquin avait été averti qu'Aronce était caché chez elle, car Amilcar y avait envoyé une fois, et il ne lui paraissait pas impossible que quelque esclave n'eût révélé cet important secret. Si bien qu'elle crut que pour agir avec prudence, il fallait qu'Aronce sût l'état des choses et qu'elle avisât ce qu'elle pourrait faire pour le sauver si on venait le chercher chez elle. Ainsi, l'estimant infiniment, et le regardant comme un ami de son illustre fils et comme un malheureux qui avait beaucoup de vertu, elle n'eût pas fait davantage pour Herminius que pour Aronce, quoiqu'elle eût fait toutes choses pour Herminius. Étant donc dans ce sentiment-là, elle fut trouver Aronce qui achevait d'écrire à Amilcar et, lui exposant l'état des choses, elle lui proposa de changer diligemment de maison. « Mais de grâce, lui dit-elle, ne croyez pas que je vous fasse cette proposition par un sentiment de crainte pour mon intérêt seulement, car il y a longtemps que je me suis préparée à toutes les violences du tyran. Il vous importe tellement que vous ne soyez pas arrêté et il importe si fort à la satisfaction de mon fils que je vous serve, que je ne veux rien négliger pour cela. C'est pourquoi, le plus assuré est de songer à vous faire sortir de ma maison et de vous en faire sortir promptement, pour aller en quelque autre moins suspecte. Lorsque vous n'y serez plus, ajouta-t-elle, ne craignez pas que je révèle le lieu où vous serez caché, quand même Tarquin me ferait éprouver les supplices les plus effroyables.

— Je serais bien malheureux, répliqua Aronce, si j'exposais une des plus vertueuses personnes du monde à un semblable malheur et j'aimerais beaucoup mieux m'aller remettre entre les mains de Tarquin que de vous exposer à sa cruauté. Si l'admirable et malheureuse Clélie n'avait pas besoin de mon secours, je ne voudrais pas seulement que vous eussiez la peine de me chercher un asile, mais, généreuse Sivelia, vous m'avez appris vous-même l'état où elle est, et si l'adresse d'Amilcar, jointe à vos soins, à ceux de vos amis, et à ceux de Clélius, ne me mettent en pouvoir de l'enlever quand Tarquin sera retourné au camp, je crains d'être le plus malheureux homme du monde, parce que Clélie sera la plus malheureuse personne de la Terre. »

Après cela, Sivelia jugeant qu'il fallait de la diligence à faire sortir Aronce, vu l'avis qu'elle avait reçu, lui dit que pour lui donner une retraite sûre, elle le ferait sortir par une porte de derrière dans une rue détournée qui aboutissait à la rue Cyprienne. Que là, il y avait une porte de jardin qu'on lui ouvrirait dès qu'elle aurait envoyé avertir une amie qu'elle avait, qui était tante de Brutus. « Mais afin que vous preniez plus de confiance en sa fidélité, lui dit-elle, sachez que cette illustre Romaine est ancienne amie de Clélius, qu'elle hait le tyran horriblement et que s'il ne fallait que donner sa vie pour délivrer Rome, elle s'y résoudrait avec joie. C'est une femme fort âgée mais qui a encore de la vigueur et au corps et à l'esprit, qui aime la gloire, qui a de la probité, qui était parente de mon mari et qui m'aime tendrement. »

Aronce l'arrêtant alors lui dit qu'il ne fallait point tant de précautions et qu'il s'abandonnait aveuglément à sa conduite, de sorte que Sivelia, sans perdre de temps, envoya un des siens chez cette tante de Brutus avec qui elle avait déjà discuté à ce qu'elle souhaitait d'elle, parcequ'elle avait toujours prévu que ce qu'elle appréhendait alors pourrait arriver. Si bien que la chose s'exécuta facilement car il était presque nuit. Ainsi Aronce après avoir pris congé de Sivelia qui lui promit de l'avertir de ce qu'elle saurait et de lui envoyer ceux qu'Amilcar lui enverrait, passa de la maison de cette vertueuse femme, en celle de la tante de Brutus, qui sans savoir encore qu'il était fils de Porsenna, le reçut comme un ami de Clélius et d'Herminius, et comme un ennemi de Tarquin.

À peine fut-il sorti de chez Sivelia, que celui qui avait eu ordre d'aller chez elle y arriva, suivi de ceux qui pouvaient le faire obéir par force. D'abord, ils se saisirent des portes de cette maison, mais comme Sivelia savait qu'ils n'y pouvaient pas trouver ce qu'ils cherchaient, elle leur fit elle-même ouvrir tous les divers appartements de chez elle. Après quoi, celui qui exécutait les ordres du tyran lui disant qu'il avait commandement de Tarquin de la conduire au palais, elle lui dit qu'elle lui avait autrefois obéi plus volontiers lorsqu'il lui avait commandé de sortir de Rome, qu'elle ne lui obéirait en allant chez lui, où elle n'était point

entrée depuis la mort de la généreuse Tanaquil et de la Princesse d'Ameriole, mais qu'après tout, elle était prête d'obéir.

En effet, suivie de plusieurs de ses esclaves, elle fut trouver Tarquin qui ne la vit pas plus tôt, qu'il lui demanda si c'était Herminius ou Aronce qui avait été caché chez elle. « Seigneur, répliqua Sivelia sans s'émouvoir, si j'étais connue de vous pour ce que je suis, il vous serait aisé de comprendre ce que je vais vous dire et c'est que je ne vous dirai rien qui vous éclaircisse de ce que vous voulez savoir, car ni Aronce ni mon fils n'ont pas été chez moi, je dois vous dire que je ne les ai pas vus ; et si effectivement un des deux y a passé, je dois encore plus fortement vous assurer qu'on vous a donné de faux avis, car il y a des occasions où la vérité est criminelle. Ainsi il vous eut été aisé de vous épargner la peine de voir la veuve d'un homme de grande vertu que vous n'aimiez pas, et la mère d'un autre que vous haïssez, quoiqu'il a fait.

— Il ne s'agit de savoir si j'ai raison ou si j'ai tort de haïr Herminius, reprit brusquement Tarquin, je n'ai jamais guère examiné cela durant toute ma vie, parce que j'ai présupposé que ceux qui ont la souveraine puissance ont toujours raison de faire leur volonté. Mais il s'agit de dire positivement en quel lieu est, à cette heure, celui qui a été caché chez vous et que vous avez fait cacher ailleurs.

— Non, non, Seigneur, reprit Sivelia, on ne me fera pas dire ce que je ne sais ou ce que je ne veux point révéler. C'est pourquoi je n'ai qu'à vous assurer que vous ne pouvez rien savoir de moi qui puisse nuire ni à Aronce, ni à Herminius et que toutes les récompenses, ni toutes les menaces de la Terre, ne me feraient point changer de sentiments. »

Tarquin voyant la fermeté de Sivelia, s'emporta avec colère, et lui dit tout ce qu'il crut capable d'ébranler sa résolution, mais il le lui dit inutilement, et elle agit avec tant de froideur et tant d'adresse, qu'il douta lui-même d'avoir été bien averti. De sorte que pour se donner la liberté d'examiner ses propres sentiments, il renvoya Sivelia chez elle et demeura seul dans sa chambre. Il est vrai qu'il n'y fut pas longtemps, car, la cruelle Tullie qui avait su l'état des choses, vint lui dire qu'il n'apportait point assez de soin à faire contenter le Roi de Clusium, que cependant il aurait peut-être besoin du secours de ses armes, vu la résistance de ceux d'Ardée et que pour cela, il devait avoir déjà fait chercher Aronce dans toutes les maisons de Rome. « Il est vrai, ajouta-t-elle avec une méchanceté effroyable, que vous avez une voie plus courte et plus sûre de satisfaire Porsenna puisqu'on dit que la fille de Clélius est parmi les captives qui sont ici ! Il ne faut que s'en défaire promptement. Après cela, en quelque lieu que soit Aronce, il prendra bientôt la résolution de s'en retourner à Clusium, n'y ayant sans doute point de remède si assuré contre l'amour, que la mort de la personne aimée.

— Je pense en effet, qu'il est bon…, répliqua Tarquin avec quelque fierté, puis, se taisant tout d'un coup, il rêva quelque temps comme s'il eût voulu examiner ce que Tullie disait et si ce qu'il disait lui-même était bien ou mal dit. De sorte que dans cet entretien secret, voyant que Tullie souhaitait ardemment la mort de Clélie moins par une raison d'État que par un sentiment de jalousie, il devint le protecteur de celle dont il était le tyran et le persécuteur, et, sans dire à Tullie qu'il connaissait effectivement la fille de Clélius : « Quand vous me conseillez de faire mourir toutes ces captives, lui dit-il, vous ne considérez pas qu'il n'y a qu'une de ces prisonnières qui puisse être fille de mon ennemi, et que les autres sont des femmes de qualité d'Ardée ! Que s'il faut entrer en traité avec ceux de cette ville qui se défend si opiniâtrement, ils demanderont ces dames, et qu'il serait fort dangereux d'avoir recours à un remède si violent au temps où nous sommes. Ceux d'Ardée en deviendraient plus difficiles à vaincre et les ennemis secrets que j'ai à Rome se serviraient peut-être de ce prétexte-là pour y faire un soulèvement quand je serai retourné au camp.

— Vous êtes bien prudent pour un homme qui est en colère, répliqua brusquement Tullie, mais je ne sais que trop que l'amour a plus de part à votre prudence que la politique. Cependant j'ai à vous avertir que quand Ardée devrait devenir invincible par la perte de ces captives, et que Rome s'en devrait soulever, je trouverai les voies de faire périr la fille de Clélius ! Il ne sera jamais dit qu'une princesse qui vous a mis sur le trône, se voit exposée à être moins considérée de vous qu'une esclave !

— La fortune, Madame, reprit brusquement Tarquin, vous a mis où vous êtes et m'a mis où je suis, c'est pourquoi tenons-nous à la place où nous sommes et soyez fortement persuadée que je ferai toujours tout ce que je devrais faire pour bien user de l'autorité que vous dites que vous m'avez donnée. »

Comme Tullie allait répondre, et répondre fièrement, Amilcar qui s'était fait envoyer à Rome par le Prince Sextus afin de pouvoir voir Aronce, et de tâcher de faire retourner Tarquin au camp pour l'empêcher de voir Clélie, fit dire qu'il demandait à parler au roi. Tarquin qui était bien aise que sa conversation avec Tullie fût interrompue, commanda qu'il entrât. De sorte que cette fière princesse ne se souciant pas alors de savoir des nouvelles du siège d'Ardée, se retira en murmurant. À peine Amilcar parut-il, que Tarquin, après l'avoir aussi bien reçu que le chagrin qu'il avait dans l'âme le lui pouvait permettre, lui demanda la cause de son voyage. « Seigneur, lui dit-il, le Prince Sextus connaissant le zèle que j'ai pour votre service, a voulu que je vinsse vous représenter combien il importe que vous reveniez promptement au camp, car enfin, depuis que les ennemis ont su par quelques espions, que vous n'y étiez pas, ils en sont devenus plus vaillants et ne font plus autre chose que des sorties continuelles ! Il s'est même répandu un certain

bruit dans votre armée qui ôte le cœur à vos soldats, car on dit que vous voulez lever le siège, et que vous ne retournerez pas au camp ! C'est pourquoi je viens vous conjurer, de la part de tous vos capitaines, de vouloir revenir le plus tôt que vous pourrez. Le Prince Sextus lui-même, ajouta-t-il avec adresse, avoue que l'inclination qu'il a pour la joie et pour les plaisirs, n'est pas propre à tenir les soldats dans une discipline régulière. Ainsi Seigneur, si vous m'en croyez, vous expédierez promptement les affaires que vous avez à Rome et vous vous rendrez à l'armée, car, pour ne vous rien déguiser, je ne crois pas que vous deviez tant vous presser pour contenter le Roi de Clusium que vous manquiez une entreprise aussi importante qu'est celle du siège d'Ardée ! »

Comme ce que disait Amilcar était vraisemblable, Tarquin le remercia de ses avis et lui dit qu'il les suivrait mais qu'il fallait qu'il fût encore un jour ou deux à Rome. Après quoi, Amilcar dissipant insensiblement une partie du chagrin que ce prince avait dans l'âme, ménagea si bien son esprit, que ce fier tyran se mit à lui parler et d'Aronce et de Clélie, comme s'il eût voulu être le médiateur entre Porsenna et eux, et qu'il eut changé de sentiments pour Clélius, quoique ce ne fut, en effet, que pour obliger Amilcar à dire ce qu'il en savait. Mais comme il était fidèle à son ami et aussi adroit que Tarquin pensait l'être lui-même, il ne lui dit rien qui pût nuire ni à Aronce, ni à Clélie bien que ce fut la plus difficile chose du monde à faire, car il fallait ne flatter pas trop l'amour de Tarquin et il ne fallait pas irriter sa haine. Il y avait un certain tempérament à garder, que seul Amilcar était capable de trouver. Mais enfin, après une assez longue conversation qui n'aboutit à rien, Amilcar se retira. Il ne pût pourtant, ce soir-là, avoir des nouvelles d'Aronce parce qu'il était trop tard. Sachant le lendemain au matin ce qui s'était passé chez Sivelia, il n'osât aller de jour, mais, dès que le soir fut venu, il vit cette vertueuse personne de qui il reçut toutes les civilités qu'en pouvait attendre un ami d'Aronce et d'Herminius. Après les premiers compliments et après avoir raisonné sur l'état des choses, elle lui dit qu'elle l'allait faire conduire au lieu où était Aronce. « Mais généreuse Sivelia, lui dit Amilcar lorsqu'il sut chez qui Aronce était, Brutus ne demeure-t-il pas avec sa tante ?

— Oui, reprit cette sage personne en souriant, mais n'en soyez pas en peine.

— Je sais bien, répliqua Amilcar, que ce n'est pas un homme capable de pénétrer dans nos desseins, mais si sa stupidité m'assure d'un côté, elle me fait peur de l'autre. En effet, poursuivit-il, qui vous a dit que cet homme qui paraît avoir si peu de lumière et que tout le monde regarde comme n'ayant aucun esprit, aura assez de discrétion pour ne découvrir pas qu'Aronce est caché chez sa tante ? Ce n'est pas que je ne sois persuadé qu'il a plus de sens qu'on ne pense car je l'ai vu sourire deux ou trois fois trop à propos pour n'avoir aucune raison.

— Quoiqu'il en soit, dit la sage Sivelia, ne craignez rien de Brutus, et soyez certain que je ne voudrais pas avoir exposé votre illustre ami.

— Je vous demande pardon Madame, reprit agréablement Amilcar, et je ne vous le demande pas pour un médiocre crime, puisque c'en est un fort grand, que de ne m'être pas absolument confié à votre prudence et de m'être voulu méfier de raisonner sur une chose que la sage Sivelia avait faite, mais je vous assure que cette faute ne m'arrivera de ma vie, et qu'elle ne me serait pas arrivée si l'amitié que j'ai pour Aronce ne m'avait fait craindre ce que je ne devais pas appréhender, puisqu'il est sous votre conduite.

— L'amitié est une chose si sainte pour moi, reprit la généreuse Sivelia, que quand elle vous aurait fait dire quelques paroles qui m'auraient due déplaire, je ne m'en fâcherais pas. Mais nous n'en sommes pas là, car ce que vous m'avez dit a été très prudemment dit, et si ce n'était que je connais mieux que vous toute la famille de Brutus, j'aurais eu tort de faire ce que j'ai fait. »

Après cela, Sivelia suivant son premier dessein, fit conduire Amilcar chez cette tante de Brutus, chez qui Aronce était caché. Dès qu'il la vit, il connut bien que c'était une digne amie de Sivelia, et que la vertu et la générosité avaient lié l'affection de ces deux illustres personnes, car elle lui parla avec tant de jugement et tant de bonté, qu'il eut lieu de penser qu'Aronce ne pouvait être en un asile plus sûr du côté de la fidélité. Mais enfin, cette illustre Romaine qui se nommait Racilia jugeant bien qu'il avait impatience de voir Aronce, le fit mener dans la chambre où il était et où il n'était vu que de deux esclaves en la fidélité de qui cette dame se confiait sans craindre d'en être trompée, car elle avait éprouvé leur discrétion en des occasions très importantes à toute sa maison.

Dès qu'Aronce vit Amilcar, il fut à lui avec une impatience étrange de lui témoigner la joie qu'il avait de le voir, de lui demander ce qui l'amenait à Rome, et ce qu'il avait appris de Clélie depuis qu'il y était arrivé. Il eut même l'art de faire si bien entendre tout ce qu'il pensait, qu'encore qu'il ne dit d'abord que quatre ou cinq paroles, Amilcar entendit par ses regards et par ses actions, tout ce qu'il lui voulait dire. Ainsi pour lui épargner la peine de le lui demander, il lui dit en peu de mots le sujet de son voyage et ce qu'il avait fait à Rome depuis qu'il y était arrivé, l'assurant ensuite, pour le consoler, qu'il espérait de ramener Tarquin au camp et, par conséquent, de l'éloigner de Clélie et de lui tout ensemble, ajoutant qu'il avait effectivement de l'obligation au Prince Sextus lequel semblait s'intéresser fort en sa conservation et en celle de sa maîtresse. « Hélas mon cher Amilcar, lui dit-il, je crains qu'il ne s'intéresse que trop en Clélie.

— Non, non ! reprit cet agréable ami, ne craignez rien de ce côté-là présentement, car Artemidore, notre aimable Zenocrate et moi, n'avons fait autre chose depuis votre départ, que médire des beautés

blondes, et que louer les beautés brunes, et il a présentement Lucrèce si avant dans sa tête, qu'il ne parle que d'elle, si ce n'est quand Collatin y est, encore a-t-il bien de la peine à s'en empêcher en sa présence, et il s'en fallut peu l'autre jour, en une de ses rêveries amoureuses, qu'il ne lui découvrît la passion qu'il a pour sa femme.

— Ha, Amilcar ! Que je vous suis obligé, dit alors Aronce, de m'avoir ôté un si terrible rival, et que je vous le serais encore si vous pouviez empêcher Tarquin de l'être,

— Mais s'il ne l'était point, reprit Amilcar, il serait ennemi de Clélie, et elle se verrait aussi exposée par sa haine, que par son amour.

— Bons dieux ! s'écria Aronce, ce que je pense en cette rencontre est tout à fait criminel car si j'en croyais mes premiers sentiments, j'aimerais mieux que Tarquin fût ennemi de Clélie que d'être son amant ! Mais après tout, reprit-il, puisque comme son ennemi il pourrait lui faire perdre la vie, que comme son amant il la lui peut conserver, et que son amour est un obstacle nécessaire aux funestes efforts de sa haine, souhaitons, si nous pouvons, qu'il ne cesse pas d'aimer Clélie, mais désirons en même temps, que nous la puissions bientôt mettre en lieu où elle ne doive plus craindre ni sa haine, ni son amour.

— Avec ce dessein, reprit Amilcar, je ferai ce que je pourrai pour demeurer à Rome quand j'aurai obligé Tarquin d'en partir, afin de voir s'il n'y aura nul moyen de suborner les gardes de Clélie pour l'enlever, ou de persuader même à la fière Tullie de laisser échapper une captive qui tient le cœur de Tarquin. »

Aronce qui ne pouvait penser qu'à Clélie, écouta tout ce qu'Amilcar lui disait, comme si effectivement les choses eussent déjà été en ces termes-là, et suivant la conduite de ceux qui ont une violente passion dans l'âme, il raisonna sur des évènements qui vraisemblablement ne devaient jamais arriver. Il fit cent objections inutiles, il proposa même des expédients presque impossibles quoiqu'il les connut pour tels, et il s'entretint si longtemps avec Amilcar que la sage Racilia leur envoya dire qu'il était à propos qu'il se retirât, de peur que s'il retournait trop tard au lieu où il logeait, on ne le soupçonnât de tramer quelque chose dans Rome, et qu'on ne vînt à découvrir la vérité. De sorte que ces deux amis furent contraints de se séparer. « Mon cher Amilcar, lui dit Aronce en l'embrassant, que je vous trouve heureux de n'avoir point d'amour, et que je suis misérable de ne pouvoir seulement souhaiter de n'en avoir pas, quoique cette passion fasse tout le malheur de ma vie !

— En vérité, reprit Amilcar en souriant, si vous saviez combien on est oisif quand on n'aime rien, vous ne me trouveriez pas aussi heureux que vous le dites, car souvent, je ne sais presque que faire ni de mon loisir, ni de mon esprit, ni seulement de mes pensées, et si ce n'était que mon propre enjouement me divertit depuis que je suis au camp où il n'y a point de dames, je ne sais ce que je deviendrais ; encore puis-je si peu

me passer d'amour, vraie ou fausse, grande ou petite, que je me fais même quelquefois une amour imaginaire qui me tient lieu d'une véritable amour. Cette passion que je me fais quand je n'en ai point d'effective, m'occupe, du moins, agréablement l'imagination sans troubler mon cœur et cette disposition amoureuse, sans me causer ni grande douleur, ni grande joie, ne laisse pas de me faire rêver doucement. Je fais même des vers d'amour plus facilement en cet état que quand j'ai l'âme possédée de quelque violente passion, et je rêve presque aussi agréablement quand je suis en cette humeur, que si j'avais pour objet de ma rêverie toutes les douceurs que l'espérance donne aux plus heureux amants.

— Ha, mon cher Amilcar ! s'écria Aronce, vous aimez plus l'amour en général que vous n'aimez vos maîtresses en particulier, et si j'étais de votre humeur je serais bien moins misérable que je ne suis. »

Comme ils en étaient là, ils entendirent quelque bruit dans l'escalier, de sorte qu'ayant demandé ce que c'était, ils surent que c'était Brutus qui rentrait chez sa tante. Si bien qu'Amilcar pour le laisser retirer à son appartement, demeura encore un moment avec Aronce, ne pouvant toutefois assez s'étonner de ce qu'il se retirait si tard, parce qu'il n'imaginait pas qu'un homme qui n'avait pas plus d'esprit que celui-là, pût avoir ni affaire, ni galanterie qui le dut occuper. Il ne fit pourtant pas une longue réflexion là-dessus et se sépara de son ami après lui avoir promis encore une fois, de faire tout ce qu'il pourrait pour Clélie, et pour obliger Tarquin à s'en retourner promptement au camp, afin de tâcher ensuite, durant son absence, d'enlever cette belle personne et de l'enlever avec intention qu'Aronce et elle s'en retourneraient trouver Clélius à Capoue, pour éviter tout à la fois la cruauté de Tarquin et la violence de Porsenna.

Pour Amilcar, il faisait dessein de passer en Sicile et de s'en retourner après vers le Prince de Carthage son maître, connaissant bien alors que pour les intérêts qui étaient à démêler entre cette République et cette île, Tarquin ne devait pas trop être considéré, Rome n'étant pas alors en état de se mêler d'une guerre maritime. Mais comme la prudence humaine ne va pas jusqu'à prévoir avec certitude tout ce qui doit arriver quelque savant qu'on soit en l'art de raisonner sur des conjectures, la fortune en disposa autrement.

Il sembla pourtant d'abord que les choses dussent se succéder comme Amilcar les avait pensées, car il agit avec tant d'adresse, qu'il obligea Tarquin à s'en retourner au camp deux jours après. Il est vrai que le premier de ces deux jours fut infiniment fâcheux pour Clélie car Tarquin la vit encore une fois et lui dit des choses si opposées les unes aux autres, qu'il lui était aisé de connaître que la haine et l'amour causaient un désordre effroyable dans le cœur de ce prince. Mais, comme son âme avait durant toute sa vie été plus accoutumée à haïr qu'à aimer, il lui disait plus facilement des choses dures et cruelles, que des choses

douces et passionnées et il trouvait beaucoup plus aisément toutes les paroles nécessaires à exprimer sa haine que son amour. Ainsi, il n'est sorte de menace qu'il ne lui fit pour l'obliger à ne vouloir plus passer pour fille de Clélius, et à se résoudre de contenter sa passion. Mais comme cette personne avait une confiance inébranlable, une vertu sans égal et une fidélité extrême pour Aronce, elle lui répondit avec une fermeté qui lui fit juger qu'elle ne se dédirait pas. De sorte que perdant l'espérance de lui faire changer de sentiments, et son amour faisant un dernier effort, il fut quelque temps sans parler et sans regarder même Clélie, comme s'il eût eu peur que sa beauté eût amolli la dureté de son cœur. Il s'appuya donc sur une fenêtre qui regardait vers le mont Palatin et raisonnant sur l'état présent de son âme, l'amour devint la plus forte, et lui persuada que s'il pouvait vaincre la haine qu'il avait pour Clélius, il pourrait vaincre Clélie. Mais à peine se fut-il imaginé que pour posséder Clélie il faudrait rappeler Clélius et se dédire de ses propres sentiments, que l'amour céda à son tour et que la haine fut la plus puissante dans son esprit. Si bien que se résolvant alors en tumulte de sortir de la chambre où était Clélie, il s'ôta de cette fenêtre et commença de marcher vers la porte. Mais comme il ne le put faire sans regarder cette belle personne et sans rencontrer ses yeux d'où les premières larmes commençaient de sortir, il changea une seconde fois de sentiments et sans se donner loisir de se consulter davantage : « Et bien inhumaine personne, lui dit-il, que faut-il faire pour vous fléchir ? Faut-il vaincre la haine que j'ai pour Clélius ? Faut-il vous aimer comme fille de mon ennemi ? Faut-il le rappeler de son exil ? Faut-il le mettre au-dessus de tous les Romains ? Parlez cruelle personne, parlez, et mettez du moins un prix à votre cœur, afin qu'il puisse être à moi car enfin, quand je devrais sacrifier la haine que j'ai pour Clélius à l'amour que j'ai pour Clélie, il faut que ce cœur, tout fier qu'il est, soit un jour en ma possession.

— Je suis persuadée, reprit cette généreuse fille, que quand vous voudriez rappeler mon père à Rome, il n'y reviendrait pas, et qu'il lui serait aussi difficile d'oublier l'injustice que vous avez eue pour lui, qu'à vous d'oublier votre propre cruauté ! C'est pourquoi je n'ai rien à vous répondre que ce que je vous ai déjà répondu, car je ne vous résiste pas seulement parce que vous haïssez mon père, mais encore parce que mon père hait votre tyrannie, et parce que je la hais moi-même. Ce n'est pas que si vous pouviez vous repentir de toutes vos injustices la haine ne put s'effacer de mon cœur, mais Seigneur, l'amour ne prendrait pas sa place pour cela, et ce que vous désirez de moi est si absolument impossible, que vous n'y devez jamais penser.

— Ha, c'est trop ! s'écria ce prince irrité de la constance de Clélie, et je ne puis plus endurer cette opiniâtre fermeté dont vous faites gloire. Quoi ! poursuivit-il, en rougissant de colère, j'aurai eu la faiblesse de vouloir vous aimer comme fille de Clélius, de vouloir surmonter ma

haine et de taire une horrible violence à toutes mes inclinations, et j'aurai la honte d'avoir fait cette lâcheté inutilement, ha ! si cela est, poursuivit-il avec une action menaçante, vous aurez du moins le repentir de votre opiniâtreté.

— Comme je ne veux jamais rien que la raison et la vertu ne veuillent, répliqua Clélie, je ne me repends jamais Seigneur, et toute votre puissance ne saurait m'obliger à avoir un sentiment de cette nature.

— Nous verrons, lui dit-il fièrement, pourvu que je puisse une fois vous haïr comme je l'espère, si vous ne connaîtrez pas que je sais assez bien l'art de me venger, et qu'il est plus aisé à Clélius de supporter l'exil, qu'il ne vous le sera de souffrir les supplices que je vous destine !

— Quand vous commencerez de me haïr, reprit Clélie sans s'émouvoir, vous me délivrerez du plus grand de mes tourments en me délivrant de votre amour,

— Si je le pensais, ajouta-t-il, je ne combattrais donc pas ma passion, et je vous aimerais toute ma vie.

— Si vous en usez ainsi, reprit Clélie, j'en serai sans doute plus malheureuse, mais vous n'en serez pas plus heureux. C'est pourquoi Seigneur, si vous m'en croyez, haïssez-moi puisque c'est cela seulement qui peut vous mettre en repos. Ma vie est en votre disposition et il n'est point de supplice que vous ne puissiez me faire souffrir, mais pour ma volonté. Seigneur, il n'est pas en votre pouvoir de la régler selon votre fantaisie, il n'y a que mon père au monde qui ait cette puissance.

— Puisque vous le voulez, reprit-il avec une fierté qui avait quelque chose de terrible, je vous haïrai et je vous haïrai horriblement ! Mais que dis-je, ajouta-t-il, je vous hais déjà et si je n'étais résolu de vous faire éprouver un long supplice, vous ne jouiriez pas longtemps de la fausse gloire que vous tirez de pouvoir résister à un homme à qui personne n'a jamais résisté impunément. »

Après cela, Tarquin quitta Clélie, mais en la quittant il commanda qu'on la gardât très soigneusement et que qui que ce soit ne parlât à cette belle et vertueuse personne, non, pas même Tullie. Comme il sortait, il rencontra Amilcar, qui voulant tâcher de découvrir ses sentiments, lui dit en riant qu'il venait lui demander la grâce de pouvoir voir les captives, « car Seigneur, poursuivit-il, je présuppose que vous ne vous souciez plus qu'on voit celles que vous ne croyez pas être fille de Clélius.

— Vous avez raison, répliqua Tarquin, et je serais bien aise au contraire que vous les vissiez, pourvu que vous me voulussiez promettre de me dire ce qu'elles vous diraient de Clélie.

— Je vous ai déjà dit une fois Seigneur, reprit adroitement Amilcar, que j'étais ami d'Aronce, mais que je ne croyais pas pour cela être obligé de le servir aveuglément dans sa passion s'il en avait, et qu'ainsi, il n'était

pas impossible que je puisse vous aider dans le dessein que vous avez. Mais, Seigneur, ajouta-t-il, il faudrait que je pusse voir Clélie elle-même, car en voyant ses compagnes, je ne servirais à rien puisqu'elles ne sont pas ensemble, et il serait bien plus court que je la visse d'abord, soit que vous vouliez que je lui fasse dire quelque chose que vous ayez envie de savoir, soit qu'il faille que je la porte à changer de sentiments. Au reste Seigneur, poursuivit-il, j'ai à vous dire avec une ingénuité qui ne vient que de l'ennui que j'ai de vous voir en repos, que les grands hommes comme vous ne sont pas propres à s'accommoder à cent petites choses qu'il faut savoir faire pour ménager l'esprit des femmes. Toute votre vie s'est passée ou à apprendre l'art de régner, ou à mettre en pratique ce grand art des rois qui ne consiste qu'en des choses élevées. Mais au contraire pour pouvoir découvrir les secrets des femmes et entrer dans leur esprit malgré elles, il faut seulement savoir un certain art des bagatelles, s'il est permis de parler ainsi, que j'ai étudié toute ma vie, et que je sais admirablement. Cependant Seigneur, ne vous imaginez pas que cet art soit fort aisé à apprendre, car je vous déclare qu'il faut presque autant d'esprit pour savoir toutes les diverses manières dont on doit agir avec les sérieuses, les enjouées, les belles, les laides, les douces, les fières, les faibles et les opiniâtres, que pour bien conduire divers peuples de divers tempéraments. Car au lieu que chaque nation pour l'ordinaire a un certain esprit général qui la fait agir, presque toutes les femmes ont un esprit particulier, qu'il faut précisément connaître si l'on veut se mettre en état d'en être le maître absolu. Il y en a avec qui il faut être soumis comme un esclave, il y en a qu'il faut presque mépriser pour en être aimé, il y en a même qu'on conduit au vice en leur parlant toujours de la vertu ; il y en a au contraire qui sont toujours vertueuses en disant souvent d'agréables folies ; il y en a aussi dont on ne saurait les secrets importants qu'en leur racontant des bagatelles ; il y en a d'autres qu'il faut gagner en leur faisant des présents ; d'autres qu'il faut engager en les obligeant à en faire et il y en a enfin de tant de sortes différentes, qu'à moins que de s'être fait un grand usage de la connaissance des femmes, il est bien aisé d'en être trompé. Mais pour moi Seigneur, j'ose me vanter que je ne le saurais être, et que si vous avez quelque secret à pénétrer, je suis plus propre qu'aucun autre à vous rendre ce service-là.

— J'en suis persuadé, reprit Tarquin, mais je doute si un ami d'Aronce est bien propre à m'instruire des sentiments de Clélie.

À ces mots Amilcar se trouva un peu embarrassé, car un scrupule de vertu faisait qu'il n'était pas trop aise d'être obligé de tromper Tarquin tout tyran qu'il était, mais, après tout, ne pouvant servir son ami que par cette voie, il se servit de certaines paroles ambiguës que Tarquin pouvait expliquer favorablement selon son intention. Ainsi croyant effectivement qu'Amilcar trouvait qu'il serait plus avantageux à Aronce de se guérir de l'amour de Clélie que de s'opiniâtrer, il commença de prendre la résolution de lui confier une partie de son secret.

Si bien que le menant dans sa chambre il lui fît un grand éloge d'Aronce, il lui dit qu'il ne songeait qu'à son repos et à sa gloire et que pour le guérir de son amour il fallait, s'il était possible, lui persuader que Clélie ne l'aimait pas et que pour le pouvoir mieux faire il fallait effectivement découvrir s'il était vrai qu'elle l'aimât. « Il est vrai, poursuivit Tarquin en se reprenant, qu'Aronce est si aimable, qu'il est assez vraisemblable qu'il soit aimé puisqu'il aime.

— Ha ! Seigneur, reprit Amilcar en souriant avec cette liberté qu'il avait quand il voulait plaire, il paraît bien que l'ambition a plus occupé votre âme que l'amour, puisque vous croyez que le choix d'un amant se fasse avec tant d'équité ! Joint qu'à parler véritablement, un roi ne peut jamais bien savoir ces sortes de choses, car le respect qu'on a pour les personnes de votre qualité, fait qu'on ne se montre pas à elles sans déguisement et qu'ainsi vous ne savez pas qu'il n'y a rien de plus bizarre que les choix que l'amour fait faire. On voit quelquefois des gens de très grand esprit aimer des personnes d'un médiocre mérite, et l'on voit fort souvent des femmes mépriser des amants admirablement bien faits pour en favoriser qui n'ont presque rien de recommandable. Aussi me suis-je toujours bien plus fié aux caprices de celles que j'ai aimées, qu'à mes soins ni à mes services, ni même qu'à un certain esprit d'enjouement qui est quelquefois, à ce qu'on dit, assez propre à divertir les dames. C'est pourquoi Seigneur, quoiqu'Aronce soit aimable, il ne s'ensuit pas qu'il soit aimé, et si vous voulez que j'aie la liberté d'entretenir Clélie, je vous promets de vous rendre compte de l'état de son cœur,

— J'y consens, répondit Tarquin, à condition que vous me ferez effectivement savoir si elle aime Aronce ou si elle ne l'aime pas.

— Mais Seigneur, reprit Amilcar avec beaucoup d'adresse, je ne m'engage pas à savoir tout le secret de son âme dès la première visite et il faut que vous enduriez que je la voie plus d'une fois. Il faudrait même, ajouta-t-il, que vous laissassiez Plotine auprès d'elle, car comme cette personne enjouée a quelque amitié pour moi, je me pourrais servir de cette affection à lui faire découvrir ce que vous voulez savoir. »

Amilcar dit cela d'une manière qui paraissait si ingénue, que Tarquin, tout défiant qu'il était, s'y laissa abuser, de sorte que par ce moyen Amilcar mit une des amies de Clélie auprès d'elle, et il obtint la liberté de la voir, ce qui ne fut pas une petite consolation à cette belle captive et à l'infortuné Aronce à qui Amilcar le fit savoir dès le même jour. Mais afin de faire durer cette intelligence, il rapporta diverses choses à Tarquin du consentement de ces deux personnes qui lui donnèrent lieu de croire qu'il était effectivement fort propre à découvrir ce qu'il voulait savoir.

Cependant, les nouvelles du camp pressant Tarquin d'y retourner, il partit de Rome sans savoir effectivement s'il voulait aimer ou haïr Clélie et sans qu'on pût conjecturer lequel de ces deux sentiments de-

vait être le plus fort dans son esprit. Il donna divers ordres pour empêcher que la fière Tullie ne fût maîtresse des captives durant son absence et il en donna d'autres où il paraissait qu'il voulait absolument être maître du destin de Clélie. Il mit à la garde un homme qui avait été employé à ses plus horribles cruautés car c'était lui qu'on accusait d'avoir fait empoisonner le père et le frère de Brutus, par les ordres de ce cruel tyran, qui ne lui donnait presque jamais que de funestes commissions. Il lui commanda pourtant de laisser entrer Amilcar dans la chambre de Clélie jusqu'à ce qu'il le lui envoyât défendre, et il dit à cet aimable Africain qu'il lui donnait huit jours pour découvrir les véritables sentiments de Clélie. Après quoi il voulait qu'il allât lui en rendre compte. Il commanda aussi à tous ces espions qu'il avait toujours dans son propre État, de faire toutes choses possibles pour découvrir si Aronce était à Rome et pour savoir précisément qui était cet homme qu'on lui assurât avoir été caché chez la vertueuse Sivelia. Il parla même plus fièrement qu'il n'avait jamais fait à la cruelle Tullie, qui eut assurément voulu pouvoir perdre celui qu'elle avait fait monter au trône, si elle eût pu espérer de trouver quelque appui auprès du Sénat ou auprès du peuple. Mais son inhumanité l'avait tellement fait haïr qu'elle ne trouvait pas qu'elle put espérer nulle assistance, quand même elle voudrait entreprendre de perdre Tarquin, parce que personne ne se voudrait fier à elle. Cependant, Amilcar rendant tous les jours compte à Aronce de ce qui lui arrivait, ils envoyèrent au camp, et ils écrivirent à Artemidore, Zenocrate, et Célère, afin qu'ils prissent garde à ce qui se passait et qu'ils obligeaient le Prince Sextus à faire tout ce qu'il pourrait pour Aronce, et empêcher Tarquin de revenir à Rome que le siège d'Ardée ne fut fini.

D'autre part, Sivelia allant presque tous les jours chez Racilia, y voyait Aronce, avec qui on résolvait tout ce qu'il fallait faire. Ces deux vertueuses Romaines voyaient aussi la Grande vestale secrètement, et consultaient avec elle sur les moyens de sauver Clélie. Mais, quoique Aronce par les conseils qu'il donnait agit autant pour Clélie qu'aucun autre et qu'il fut l'âme de tous les desseins qu'on formait pour sa liberté, il souffrait pourtant des maux incroyables, principalement parce qu'il était forcé d'être quelques jours enfermé sans s'oser montrer de peur d'être arrêté, et sans oser agir par lui-même. Cependant comme Amilcar savait aussi bien toutes les nouvelles de Rome que s'il y eût passé toute sa vie, il sut qu'il y avait une troupe de jeunes gens de qualité qui avaient beaucoup de disposition à secouer le joug de la tyrannie, et que quand ils étaient assurés de n'être point entendus, ils parlaient assez franchement de la haine qu'ils avaient pour le tyran, quoique jusque-là personne n'en eut presque osé parler depuis que la puissance de Tarquin était établie. Mais comme ils étaient fort jeunes, que c'était la première année qu'ils entraient dans le monde, ils avaient plus de hardiesse et moins de prudence, de sorte qu'Amilcar s'imaginant que ces jeunes

gens-là seraient fort propres à exécuter une entreprise dangereuse s'il la fallait faire, se mit à rechercher leur amitié. Encore qu'ils fussent à l'armée, ils venaient pourtant très souvent à Rome, parce que le camp en était fort proche, joint que, dès que Tarquin y fut retourné il y eut une trêve de huit jours, pendant lesquels on parla d'un accommodement, si bien que durant cela, deux neveux de Publius Valerius, un parent d'Horace, et un oncle de Lucrèce, vinrent à Rome avec qui Amilcar se mêla si adroitement, qu'ils ne se défiaient plus de lui, et il attacha si fort leur esprit par la joie qu'il leur donnait, qu'il se rendit maître de leur cœur. De sorte qu'il jugea bien que s'il avait besoin d'eux il pourrait en disposer, principalement s'il les voulait employer contre Tarquin, car ils ne faisaient plus de difficulté de faire en sa présence cent railleries et cent imprécations contre le tyran. Il y avait même une chose qui les obligeait à faire gloire de leurs sentiments, c'est qu'il y avait une autre troupe de jeunesse qu'ils appelaient en raillant l'esclave de la faveur, parce qu'en effet, les jeunes Vitelliens, les Aquiliens et les deux fils de Brutus qui étaient encore très jeunes, s'attachaient fort au Prince Sextus et aux deux Princes ses frères. Ainsi, ne pouvant assez s'étonner que des gens dont les pères et presque tous les parents avaient perdu la vie par la cruauté de Tarquin, servissent si fidèlement ce prince, ils en disaient entre eux cent choses injurieuses, qui donnèrent lieu à Amilcar de penser qu'il les trouverait très disposés à exécuter une action hardie quand il en aurait besoin.

Mais pendant cette trêve du siège d'Ardée, il sembla que la fortune voulut qu'il y eût une espèce de trêve générale dans les cœurs de tant d'illustres personnes affligées. Aronce eut la consolation de pouvoir écrire à Clélie par Amilcar, et d'en recevoir réponse par la même voie. Clélie eut la joie par conséquent de recevoir de nouveaux témoignages de la fidélité de son amant et de lui en donner de la sienne. Plotine eut le plaisir de voir Amilcar qui lui plaisait fort, Amilcar eut la satisfaction de l'entretenir et la gloire de servir utilement son ami, et la vertueuse Sivelia eut la consolation de voir son cher et illustre fils qui, se servant de la trêve, vint déguisé à Rome, non seulement par un sentiment d'amour, mais encore pour voir sa généreuse mère et pour voir Aronce, à qui il fut bien aise de dire ce qu'il savait d'Horace, et de venir tâcher de lui rendre quelque service, car il avait su par les espions que ceux d'Ardée avaient au camp de Tarquin, qu'Aronce n'y était plus et qu'on le croyait caché à Rome. Si bien que ne doutant pas que Sivelia n'en sût quelque chose, il avait formé le dessein de s'en venir éclaircir. Horace, de son côté, dans son excessive douleur, avait quelque joie de la trêve, parce qu'elle lui donnait le temps d'achever de guérir ses blessures et de résoudre ce qu'il pourrait faire pour surmonter la générosité de son rival sans rien faire contre les intérêts de son amour. Tarquin lui-même jouissait de quelque repos, parce qu'Amilcar lui mandait des choses qui lui donnaient quelque rayon d'espérance. Quant au Prince Sextus, il

était le moins heureux, l'amour de Lucrèce tyrannisait si fort son âme, qu'il n'en pouvait être le maître. Pour le Prince Titus et le Prince de Pometie, comme ils avaient tous deux un attachement secret à Rome, cette trêve leur fut favorable aussi bien qu'aux autres et il n'y eut pas même jusqu'à la cruelle Tullie qui n'eut moins de chagrin, et moins de fureur qu'à l'ordinaire, parce qu'elle espéra de pouvoir venir à bout de suborner celui qui gardait Clélie qui ne croyant pas avoir été assez bien récompensée des derniers meurtres qu'il avait commis par les ordres de Tarquin, semblait être disposé à écouter les promesses de cette fière princesse. Les choses étant donc en cet état, l'illustre Herminius arriva un soir chez Sivelia, comme Amilcar y était, qui reçut une extrême joie de le voir, car il avait une inclination naturelle à l'aimer, et une estime infinie pour son esprit et pour sa vertu. Herminius aussi qui connaissait mieux que personne le mérite d'Amilcar, fut fort aise de le trouver chez sa vertueuse mère, de qui il reçut mille marques de tendresse, et à qui il donna aussi mille témoignages obligeant de reconnaissance et de véritable amitié. La joie de Sivelia était pourtant troublée par la crainte qu'elle avait que le retour de son fils ne fût su, mais Tarquin n'étant pas à Rome et Amilcar lui disant qu'il fallait qu'Herminius allât loger avec Aronce pour plus de sûreté, elle se remit et jouit avec quelque repos de la présence d'un fils en qui elle trouvait toutes les vertus et en qui ses plus grands ennemis ne pouvaient remarquer une mauvaise habitude. En effet, Herminius avait toutes les inclinations nobles, le cœur libéral, tendre, passionné et généreux, l'humeur douce, civile, officieuse, complaisante, l'esprit propre à tout, et heureux à inventer cent agréables et innocentes tromperies pour divertir ses amis et ses amies. De plus, quoiqu'il fût infiniment sage et même assez sérieux pour ceux avec qui il n'était pas accoutumé, il avait pourtant quand il le voulait, un enjouement dans l'humeur tout à fait galant et tout à fait spirituel, mais il en faisait un secret à tous ceux qu'il n'aimait pas, et l'on pouvait hardiment prendre sa gaieté pour une marque de son estime et de son affection. Il écrivait même si galamment des billets de toute espèce, et il faisait si bien des vers, et si facilement, qu'Amilcar était persuadé que la Grèce n'avait point d'esprit plus universel, plus galant, ni mieux tourné que celui d'Herminius. Aussi disait-il quelquefois qu'il eût volontiers changé son esprit pour celui de cet illustre Romain, et que Phocilide de Milet qui vivait encore, n'avait jamais fait de vers plus beaux que les siens, ni Sapho de plus amoureux.

Amilcar estimant donc infiniment Herminius, lui dit mille choses obligeantes quand il arriva chez Sivelia. Il laissa pourtant ce cher fils avec son illustre mère mais ce fut avec promesse qu'il irait au lieu où était Aronce, où Amilcar se rendrait lui-même et y passerait le soir suivant sa coutume. Après donc que Sivelia eut entretenu Herminius de toutes les choses qui regardaient l'état de sa fortune, elle envoya avertir Racilia de l'arrivée de son fils, et lui demander pour lui la même

grâce que pour Aronce. De sorte que cette généreuse amie ayant répondu comme elle devait répondre, Herminius fut chez elle, où il fut reçu comme un parent de son mari, et comme un ami qui lui était fort cher. Il vit aussi avec joie une nièce qu'elle avait, qui se nommait Hermilie, et qui était une des filles du monde qui avait le plus de charmes et en sa personne et en son esprit, mais il fut bien surpris d'apprendre que ni Aronce, ni Amilcar ne l'avaient point encore vu.

Ce n'est pas que Racilia se défiât de la discrétion de cette belle personne, mais elle dit à Herminius qu'elle avait trouvé Aronce si affligé et Amilcar si enjoué, qu'elle avait jugé que la mélancolie de l'un n'avait pas besoin de divertissement, et que l'enjouement de l'autre suffisait et pour lui et pour son ami. Mais Herminius agissant comme parent de la belle Hermilie, dit à la tante de cette belle fille qu'il fallait que ses amis la vissent, et alors, sans différer davantage, Racilia accompagnée de sa nièce, fut mener Herminius à la chambre d'Aronce où Amilcar était déjà arrivé, car il avait eu ce jour-là une lettre de Clélie à rendre à cet illustre amant, qui par conséquence ayant alors autant de satisfaction que le malheureux état de sa fortune lui pouvait permettre d'en avoir, reçut Herminius avec beaucoup de témoignages de joie après avoir demandé permission à Racilia d'embrasser son ami. Mais dès que ce premier transport d'amitié fut passé, Herminius lui présenta Hermilie, en lui apprenant qui elle était. « Quoi, s'écria alors Amilcar, cette belle fille a toujours été céans depuis que j'y viens ?

— Oui ! répliqua Herminius en souriant, et sans moi ce trésor serait encore pour vous un trésor caché.

— Ha, Madame ! dit alors Amilcar à Racilia pour être si généreuse vous n'êtes guère pitoyable de n'avoir pas songé que la vue de cette belle personne était fort propre à consoler des malheureux.

— Peut-être, répliqua obligeamment Aronce, est-elle bien aussi propre à en faire qu'à en consoler.

— Je vous assure, reprit Racilia, qu'elle n'est pas trop propre ni à l'un ni à l'autre de ces deux choses, car elle dit toujours qu'il ne faut jamais chercher sa consolation qu'en soi-même et elle est naturellement si bonne qu'elle ne saurait faire de mal qu'elle ne soulage, du moins par la compassion, si elle ne le peut guérir.

— Comme il ne m'est jamais arrivé d'en faire, reprit modestement Hermilie, je ne sais pas trop bien si je serais aussi bonne qu'on le croit et si j'aurais autant de pitié des maux que je ferais, que de ceux que je ne fais pas. »

Après cela, Aronce faisant les honneurs de la chambre où il était, quoiqu'il fût dans la maison de Racilia, fit asseoir ces dames et ces deux amis.

Il est vrai que durant qu'Amilcar parlait à cette vertueuse Romaine et à sa nièce, il parla avec Herminius, qui lui apprit tout ce qu'il savait d'Horace. « Comme je suis sincère, lui disait-il en abaissant la voix, il faut que je vous avoue que j'ai découvert dans le cœur de votre rival, les sentiments du monde les plus généreux car il est constamment vrai qu'il y a des instants où il voudrait vous pouvoir aimer, et où il voudrait n'aimer plus Clélie, mais il y en a d'autres aussi, où il a un dépit étrange de vous devoir la vie et où il ne peut s'empêcher de souhaiter la possession de la personne que vous aimez, et où il désire, du moins, que vous ne la possédiez pas. De sorte que la générosité et l'amour faisant un combat continuel dans son cœur, la raison, au lieu de terminer un grand différent, prend tantôt un parti et tantôt un autre, et entretient plutôt cette guerre civile qu'elle ne l'apaise. « Mais encore lui dit Aronce, quand croyez-vous que le siège d'Ardée finisse, car il m'importe assez qu'il dure, afin que Tarquin ne revienne pas sitôt à Rome. »

— Nous la défendrons si bien Horace et moi, répliqua Herminius, et tous les habitants d'Ardée sont si résolus à ne se rendre qu'à l'extrémité, que si le traité dont on parle se rompt, comme j'en suis fortement persuadé, Tarquin se trouvera plus embarrassé qu'il ne périsse, car son armée s'affaiblit de jour en jour, et le peuple d'Ardée s'aguerrit si bien qu'on peut dire que nous aurons plus de forces à la fin du siège, que nous n'en avions au commencement, quoi qu'il ne nous soit point venu de secours étranger. »

Pendant qu'Herminius entretenait ainsi Aronce, Amilcar parlait avec Racilia et avec sa charmante nièce, et comme il avait une adresse merveilleuse à s'instruire de tout ce qu'il voulait savoir, et à s'en instruire en se divertissant, il demanda agréablement à Racilia pourquoi les femmes étaient plus sévères, plus retenues et plus solitaires à Rome qu'en Grèce, ni en Afrique, ni même en tous les autres lieux d'Italie, est-ce que les hommes y sont plus redoutables, lui disait-il, est-ce qu'on y accuse les femmes de plus de sensibilité, pour ne pas dire plus de disposition à l'amour ? Ou est-ce enfin qu'on les veut traiter en prisonnières ?

— Si vous aviez vu Rome comme je l'ai vue, répliqua Racilia, vous auriez bien plus de sujet de parler comme vous faites, car, du temps que j'étais jeune, toutes les femmes étaient aussi réservées que des vestales. On ne les voyait presque qu'aux temples, et aux fêtes publiques. Les mariages se faisaient plutôt par l'intérêt des familles, que par la connaissance des personnes, et l'amour de la gloire occupait si fort le cœur des hommes, qu'ils ne songeaient à autre chose. Mais depuis la mort de la vertueuse Tanaquil, et le renversement de Servius Tullus, la plupart des Romaines ne sont plus de véritables Romaines et les femmes vivent presque ici comme elles font ailleurs.

— Mais encore, dit Amilcar, voudrais-je bien savoir pourquoi elles y sont pourtant plus austères qu'aux autres villes, et pourquoi elles l'ont été davantage ?

— Pour moi, reprit Racilia, après y avoir bien pensé, je suis persuadée que cela vient de ce que Rome fut bâtie par des hommes qui n'avaient point de femmes et qui n'en eurent qu'en les ravissant à leurs voisins. Craignant d'abord qu'elles ne les quittassent, ils les gardèrent fort soigneusement et les accoutumèrent à une forme de vie solitaire, qui a depuis passé en coutume et en bienséance.

— Je vous assure, répliqua Amilcar, que cette bienséance est fort injuste et fort rigoureuse. Encore, poursuivit-il, si les femmes étaient moins bien faites à Rome qu'ailleurs, je supporterais aisément qu'on les cachât, mais elles y sont si belles, que c'est faire un outrage aux dieux qui gouvernent le monde, que d'en cacher le plus bel ornement, et je m'assure, ajouta-t-il, que qui consulterait la belle Hermilie trouverait que mes sentiments sont assez conformes aux siens.

— Comme je ne suis pas assez belle, répliqua-t-elle en souriant, pour vous obliger à croire que je suis fâchée de n'être pas assez exposée à la vue du monde, je ne sais ce qui vous peut faire penser que j'ai un sentiment pareil au vôtre.

— Si j'osais vous dire en présence de la sage Racilia, ce que votre miroir vous a dit toutes les fois que vous l'avez consulté, reprit Amilcar, vous tomberiez d'accord que j'ai raison de parler comme je le fais, et d'être persuadé qu'il n'y a point de belle à Rome qui ait tant de sujet de murmurer contre la contrainte où vivent les femmes, ni tant de sujet aussi de se réjouir de ce qu'elle commence de diminuer.

— Je ne sais pas, interrompit Racilia avec un sourire plein de majesté, si Hermilie saura bien répondre à ce que vous lui dites, mais je sais bien qu'en l'âge où elle est, on m'aurait fort embarrassée de m'en dire autant,

— J'ai une si grande envie, reprit agréablement Hermilie, de ne vous faire point de honte, que peut-être si je répondais, ne répondrais-je pas tout à fait mal, mais comme je n'en suis pas assurée, j'aime mieux ne répondre point à de si agréables flatteries, aussi bien celui qui les dit, ajouta-t-elle, sait-il bien que je ne les mérite point, et devine-t-il peut-être que je voudrais les mériter, afin de ne rougir pas de ses louanges.

— Vous répondez si galamment en ne répondant pas, répliqua Amilcar, qu'assurément je ne suis pas le premier qui vous aie dit que vous êtes une des plus belles personnes du monde. Mais pour en revenir où nous en étions, reprit-il en adressant la parole à Racilia, je voudrais bien Madame, vous demander, à vous qui êtes la vertu même, si vous croyez que cette excessive contrainte soit nécessaire pour retenir les femmes dans les bornes de la modestie qui est si naturelle à leur sexe, et si au contraire une honnête liberté ne leur donne pas lieu de faire éclater davantage leur vertu. Car quelle louange mérite une femme qui ne voit

personne qui lui plaise, ni à qui elle puisse plaire, d'avoir toute sa vie un cœur tout neuf qu'elle ne sait à qui donner quand elle en aurait envie, et que qui que ce soit ne lui demande ?

— Cependant, reprit Racilia, il ne laisse pas de se trouver quelquefois des femmes à Rome comme ailleurs, qui donnent leur cœur.

— Mais si cela est, reprit Amilcar, je suis persuadé qu'elles le donnent de mauvaise grâce et mal à propos, car la conversation n'étant pas aussi libre ici qu'elle est en Afrique, il faut qu'elles le donnent sans savoir à qui et qu'elles prennent les gens sur leur bonne mine seulement, ce qui est la chose du monde la plus trompeuse. En effet, je connais un homme en Grèce, poursuivit-il, qui est grand, beau, de belle taille, de bonne mine, qui a même l'action libre et le port assez noble, qui a d'abord le procédé d'un homme du monde et d'un homme de qualité car il sait faire un premier compliment d'une manière assez libre. Il entre hardiment en compagnie, il en sort de même, il ne s'y décontenance point, et pour peu qu'il ne s'agisse que de parler du temps qu'il fait ou de quelque petite nouvelle, il le fait passablement. Il rit même de bonne grâce pourvu qu'il rie avec les autres, mais le mal est que quand il rit tout seul il rit toujours à contretemps et qu'il n'y a jamais eu une plus grande médiocrité d'esprit que celle de cet homme-là, ni une âme plus matérielle que la sienne. Jugez donc si quelque belle personne qui ne l'aurait vu qu'aux temples, ou qu'à quelques fêtes publiques et qui lui aurait donné son cœur, ne se trouverait pas bien attrapée !

— Vous exagérez cela si agréablement, reprit Racilia, que si tous hommes avaient autant d'esprit que vous, je pense que je ne murmurerais plus de ce que la conversation est un peu plus libre à Rome depuis le règne de Tarquin et la mort de Tanaquil. Mais à vous dire la vérité, je trouve que c'est une assez étrange chose que de laisser sa maison ouverte à toutes sortes de gens et d'y recevoir cent diseurs de bagatelles qui les disent même grossièrement et mal à propos ! Et en quelque pays que je fusse née, je n'aurais jamais aimé la compagnie sans choix. Aussi n'y a-t-il encore guère de véritables Romains qui en usent de cette sorte, et ceux qui sont un peu soigneux de conserver les coutumes de leur patrie, s'accommodent au temps avec une certaine modération, qui ne met pas la foule dans leurs maisons, mais qui en bannit pourtant la solitude. En effet, il y a un homme illustre ici qui s'appelle Publius Valerius et qui a une fille d'un fort grand mérite, dont la maison est ouverte à tous les gens d'honneur et qui souffre que ses amis voient et sa femme et Valérie sa fille, avec assez de liberté. »

À ces mots Herminius qui parlait à Aronce et qui entendit confusément le nom de Valérie, s'arrêta et écouta ce qu'on en disait, de sorte que Racilia qui savait bien que cette personne avait beaucoup de part au cœur d'Herminius, en sourit à demi. Elle allait pourtant continuer de parler, lorsqu'Amilcar l'arrêtant : « Eh, de grâce Madame ! lui dit-il, dites-moi si cette Valérie dont vous parlez n'est pas de ma connais-

sance ? Du moins suis-je le plus trompé de tous les hommes si je ne l'ai vu une fois chez la reine ?

— Elle n'y va pourtant guère, reprit Hermilie,

— C'est pourtant assurément celle que je pense, répliqua Amilcar, car comme elle me plût extrêmement je demandai si elle venait souvent chez Tullie et on me répondit qu'elle n'y venait presque jamais. Mais afin de juger si c'est celle que je dis, je n'ai qu'à vous dire que celle que je vis chez la reine et qui me plût extrêmement est une personne de taille médiocre, qui n'a pas de ces grands yeux ouverts à qui la stupidité est quelquefois assez naturelle, mais de ces yeux qui sans être ni petits, ni grands, ont un éclat doux, passionné et spirituel, qui plaît et qui charment et qui promettent, tout à la fois, de l'esprit, de la vertu, de la bonté et de l'amour. De plus, elle a une physionomie douce, spirituelle et mélancolique, qui plaît encore infiniment, elle a la bouche petite, les lèvres incarnates, le teint un peu pâle, les cheveux cendrés et l'air si noble, qu'on ne peut s'empêcher d'avoir envie de s'approcher d'elle dès le premier instant qu'on la voit, et en effet, je fis si bien que je fus deux heures auprès de cette charmante fille.

— Si vous peigniez aussi parfaitement son esprit que sa personne, reprit Herminius, vous en feriez un beau portrait !

— Je tombe d'accord, dit alors Hermilie en souriant, qu'Amilcar a admirablement bien peint Valérie, mais il souffrira pourtant que je lui dise que pour son esprit, il n'appartient qu'à vous de le bien louer, quoiqu'il soit digne d'être loué de tout le monde.

— J'avoue, dit alors Amilcar, sans donner loisir à Herminius de répondre, que je n'ai pas eu le temps de connaître tout l'esprit de Valérie, mais si je ne l'ai connu je l'ai deviné et je suis assuré qu'elle l'a grand, noble, élevé, agréable et modeste tout ensemble et pour pousser ma connaissance plus loin, je soutiens même qu'elle a le cœur tendre et passionné et que si elle n'aime, elle est capable d'aimer passionnément.

— Ha, Amilcar ! s'écria Herminius en souriant, vous en savez plus que moi, car je ne sais nulle nouvelle du cœur de Valérie.

— Sans vouloir pénétrer trop avant dans vos secrets, reprit Racilia, il faut que je demeure d'accord de tout ce que dit Amilcar car il est certain que je crois Valérie capable d'un fort grand attachement. Cependant je ne l'en estime pas moins, ajouta-t-elle, parce que je suis assurée qu'elle n'en aura jamais de criminel, et que ce qui la rend capable de tendresse, est ce qui la rend le plus digne de louanges parce qu'il est constamment vrai qu'elle n'aime jamais que ce qui mérite d'être aimé et qu'elle veut toujours que son estime et son amitié soient la récompense de la vertu. »

Pendant que Racilia parlait ainsi, Herminius l'écoutait avec un extrême plaisir, et il était aisé de connaître que s'il eût osé, il en eût dit

encore beaucoup plus qu'elle n'en disait, de sorte qu'Aronce le remarquant, lui dit à demi bas de quoi lui faire comprendre qu'il connaissait bien que c'était Valérie qui régnait dans son cœur. Mais comme en le lui disant il s'aperçut qu'il ne voulait pas l'avouer publiquement, il détourna la conversation et chercha à la finir par où elle avait commencé, disant fort agréablement que quand la sévérité romaine ne ferait autre mal que d'empêcher qu'on ne jouit de la conversation de Valérie, il la faudrait condamner. « Je vous assure, reprit Amilcar, qu'elle en fait beaucoup d'autres, car enfin à parler sincèrement, il y a deux choses qui se trouvent presque également dans le cœur de tout le monde en quelque lieu qu'on naisse, le défi de la liberté et quelque disposition naturelle à l'amour, et je suis assuré qu'il n'y a pas une femme à Rome qui ne fut capable d'aimer quelqu'un si elle laissait agir son inclination, et qui ne fut bien aise d'être libre. Cependant, en la manière dont on les fait vivre, on les met dans la nécessité de ne pouvoir être aimées et de ne pouvoir aimer innocemment, et on les enferme comme des captives. De sorte qu'il faut que celles à qui la Nature a donné une inclination passionnée et un violent désir de la liberté, haïssent leurs pères, leurs mères, la coutume de leur patrie et leur propre vertu qui leur défend mille et mille choses innocentes. Ainsi, pour dire ce que j'en pense, les promenades, les conversations et les fêtes de galanterie, au lieu que ce sont ailleurs de simples plaisirs qui n'ont rien qu'on puisse reprocher à ceux qui les prennent, deviennent des crimes presque à toutes les femmes de Rome, par le violent désir qu'elles en ont, et par les murmures continuels qu'elles font contre ceux qui les leur défendent. Car enfin, il n'y a pas si loin d'ici à Capoue, qu'elles n'entendent dire qu'on n'y vit pas avec la sévérité que l'on vit ici !

— Il est vrai, dit Aronce, qu'à parler raisonnablement, on fait injure à la vertu des femmes de les contraindre avec tant d'excès, et de leur défendre mille plaisirs qui n'ont rien de criminel.

— Ha ! généreux Aronce, s'écria Racilia, ce qui vous paraît fort innocent n'est pas de si petite conséquence que vous pensez. Comme j'ai beaucoup vécu, et que j'ai été assez longtemps exilée de Rome pour savoir de quelle sorte on vit ailleurs, je puis vous assurer que ce sont ces petites choses dont vous faites si peu de conte, qui causent les grands désordres parmi les femmes. Car j'ai si bonne opinion de mon sexe, que selon moi il n'y a pas une femme qui d'abord devienne criminelle, ni qui ait un dessein prémédité de s'engager en une affection dangereuse. Mais pour l'ordinaire, la familiarité, l'occasion, le désir de plaire, le plaisir qu'on trouve en la conversation de ceux qu'on voit souvent, celui qu'on leur donne, l'envie d'être préférée aux autres, et l'amitié même, servent à faire naître l'amour qui ne naîtrait jamais dans la solitude et qui ne naîtrait presque point, si les hommes ne faisaient simplement que voir les femmes aux fêtes publiques sans leur parler. Car il

ne faut point dire que l'amour est un enfant de la beauté qui n'entre dans le cœur que par les yeux seulement, puisque c'est une erreur que l'expérience condamne et que cette passion n'est jamais durable quand il n'y a que le seul désir de la beauté qui la cause et qui l'entretienne. Mais pour en revenir où j'en étais, j'ai connu une femme à Tarente durant que je suivis mon mari en exil, qui avait été élevée par sa mère avec toute la sévérité romaine, de sorte que cette personne-là qui était très belle, vivait dans une retraite très grande, quoiqu'elle fût dans une ville où il y a beaucoup de liberté. Cependant elle n'en murmurait point, elle était contente de sa forme de vie, elle était belle, elle était gaie et paraissait être si indifférente, qu'on disait dans sa famille que l'indifférence faisait son plaisir. Mais pour moi je soutenais toujours que la médiocrité de son esprit était sa seule félicité. Quoiqu'il en soit, étant en cet état, sa mère qui eut une affaire à la campagne, la laissa à une tante qu'elle avait, qui n'était pas si solitaire qu'elle et elle la lui laissa parce que sa fille avait quelque légère indisposition qui l'empêchait de faire ce voyage, et en effet, elle garda la chambre quatre ou cinq jours, pendant lesquels comme elle n'était guère malade, sa tante, pour la divertir, reçut auprès d'elle tous ceux qui la vinrent visiter. Le premier jour comme cette fille n'était pas accoutumée à l'air du monde, elle s'ennuya étrangement. Le second jour elle s'ennuya encore, le troisième elle commença de ne s'ennuyer plus, le quatrième elle se divertit et le cinquième elle railla la première sa solitude et en railla de si bonne grâce, qu'elle plût infiniment ce jour-là à un fort honnête homme qui s'y trouva. Si bien que prenant dès lors le dessein de plaire à celle qui lui avait plu, il vint à bout de lui plaire effectivement, mais il ne pût pourtant jamais engager fortement son cœur, car comme l'indifférence est assurément le tempérament des coquettes, elle n'aima cet amant guère plus qu'un autre, mais elle aima si fort être aimée, qu'elle devint effectivement la plus coquette personne qui sera jamais et tous les soins de sa mère, quand elle fut revenue de la campagne, ne purent guérir le mal que la société du monde lui avait fait.

— Vous parleriez bien plus équitablement, reprit Amilcar, si vous disiez la solitude, car à mon avis, ce qui fit tout le dérèglement de son esprit fut la retraite où elle avait vécu. Tout lui fut nouveau, tout lui fut agréable et ses sens et son esprit furent également surpris de ce qui lui était inconnu. C'est pourquoi, le plus grand secret est d'accoutumer les jeunes personnes à tous les plaisirs innocents, de peur qu'ils ne leur soient un jour dangereux, car il est assurément des plaisirs comme des parfums qu'on ne sent presque plus lorsque l'on en a toujours. C'est pourquoi, ajouta-t-il fort plaisamment, si j'ai jamais une fille, elle dansera dès le berceau, le premier mot qu'on lui apprendra sera "galant", elle saura le nom de l'amour devant que de savoir le sien, et avec tout cela, elle sera peut-être plus propre à être vestale que coquette. »

Racilia sourit de ce que disait Amilcar, aussi bien qu'Hermilie et Herminius, mais pour Aronce, la mélancolie était trop forte dans son esprit pour souffrir une légère apparence de joie sur son visage, de sorte que cette vertueuse Romaine voyant le peu de part qu'il prenait à la conversation, se retira avec Hermilie et le laissa avec Herminius car, pour Amilcar qui ne craignait pas de se montrer, il fut la ramener jusqu'à son appartement. Après quoi, il retourna à la chambre d'Aronce avec qui il fut le plus tard qu'il fut possible. Mais à la fin, il s'en sépara pour retourner au lieu où il logeait, de peur que s'il n'y retournait pas, on ne soupçonnât qu'il tramât quelque chose dans Rome.

Herminius quitta aussi bientôt Aronce pour passer dans une chambre qui touchait la sienne, où Racilia avait ordonné qu'on le fît coucher. De sorte que cet illustre amant demeura seul à s'entretenir de ses douleurs passées et de ses douleurs présentes. Il s'endormit pourtant à la fin, accablé de ses propres ennuis, et flatté de quelque léger espoir de pouvoir délivrer Clélie. Il est vrai qu'il ne dormit pas fort longtemps, car à peine le Soleil commença-t-il de paraître, qu'il entendit des gens qui parlaient avec Herminius, et des gens dont la voix ne lui était pas tout à fait inconnue. Si bien que comme il savait qu'il importait autant à ce généreux Romain qu'à lui de n'être pas découvert, il eut la curiosité de savoir si ceux qui parlaient étaient ses amis ou ses ennemis. Ainsi prêtant attentivement l'oreille du côté qu'il entendait ces voix qu'il lui semblait connaître, il crût effectivement qu'il oyait le son de la voix de Brutus neveu de Racilia mais il perdit cette opinion un moment après, parce que sachant avec quelle stupidité il avait accoutumé de parler, il ne crut plus ce qu'il avait cru un instant auparavant. Encore qu'il n'ouït pas fort distinctement tout ce qu'il disait à cause qu'il ne parlait pas fort haut, il comprit bien que c'était un homme d'un fort grand esprit, parce que lorsqu'il se fut tu, celui à qui il avait adressé la parole (c'était cet illustre Publius Valerius, qui depuis fut appelé Publicola et dont la fille avait tant été louée le soir auparavant), lui dit en haussant la voix, que tout ce qu'il disait était admirablement bien dit. « Mais après tout, ajouta-t-il, mon espérance se lasse et je n'attends plus rien de la Fortune.

— Je sais bien, reprit celui à qui il parlait, que tout ce qu'Herminius a dit est si fort, qu'il semble qu'on ne s'y puisse opposer et qu'apparemment, la puissance de Tarquin est si solidement établie, que rien ne la saurait plus détruire. Le peuple est accoutumé à souffrir sa tyrannie, le Sénat n'est rempli que de ses créatures, ou pour mieux dire, de ses esclaves, l'armée est en sa disposition et il ne semble pas qu'il y ait encore à Rome un seul véritable Romain. De sorte qu'à juger des choses selon ces apparences extérieures, Rome est asservie pour toujours et nous n'avons qu'à nous préparer à voir éternellement triompher le vice de la vertu, et à voir Sextus monter un jour au trône. Pour les Princes ses frères, ils ont trop de bonnes qualités pour pouvoir croire qu'ils oc-

cupent jamais la place de leur père. Mais après tout, malgré toutes ces raisons qui paraissent invincibles, je ne laisse pas de conserver l'espérance de sa liberté quoique je ne voie pas encore les voies par où Rome peut être délivrée. Mais, quand je me souviens de quelle sorte Tarquin a usurpé la souveraine puissance, que je pense à la vertu du dernier roi légitime que ce tyran fit massacrer, que je considère ce grand nombre d'innocents qu'il a exilés ou fait mourir, que je rappelle le souvenir de tous les crimes de Tullie et que, les confondant dans ma mémoire avec ceux de Tarquin, je vois confusément des parricides, des empoisonnements, des meurtres, et toutes les injustices imaginables, je ne puis croire que tous les Romains ne s'en souviennent aussi bien que moi, et je conclus qu'encore que nous n'en sachions rien, il y a mille et mille Romains qui détestent Tarquin, qui désirent passionnément sa perte, et qui n'attendent qu'une occasion favorable de faire éclater la haine qu'ils ont pour lui. J'espère donc que comme il y a longtemps que la fortune le favorise, il arrivera enfin quelque changement à son destin et que par un heureux caprice de cette inconstante fortune, nous trouverons quelque conjoncture favorable pour délivrer notre patrie.

— En effet, dit alors Herminius, il pourrait être que si le siège d'Ardée succédait mal au tyran, et que nous défendissions si bien cette ville qu'il ne la put prendre, il pourrait être, dis-je, que cette conjoncture serait propre pour faire un soulèvement à Rome. Car si le siège dure encore quelque temps, son armée s'affaiblira, il ne perdra pas un soldat qui ne mette une disposition au murmure dans la famille d'où il est, il sera même discrédité dans le Sénat puisque comme vous le savez, lorsqu'on voulut lui dire quelque chose de la difficulté qu'il trouverait à prendre Ardée, il se moqua des avis qu'on lui donna, et traita ceux qui les lui donnèrent comme des ignorants et en guerre et en politique. De plus, le peuple qu'il a occupé depuis tant de temps à bâtir le magnifique temple de Jupiter, et à faire les échafauds du cirque, est assurément las d'un si long travail, joint qu'ayant dépensé des sommes immenses, les trésors qu'il avait amassés des biens d'autrui sont presque épuisés si bien que s'il était possible que ce prince ne prît pas Ardée, il pourrait être qu'on réveillerait encore la vertu des Romains, et qu'elle serait assez forte pour chasser le tyran.

— Mais comment l'empêcher de prendre Ardée, reprit Publius Valerius, car quand l'armée qu'il a sera détruite par la longue résistance des assiégés, et que le peuple, las de la guerre, ne voudra pas prendre les armes, Porsenna qui a besoin de lui présentement pour remettre son fils en sa puissance et pour l'empêcher d'épouser la fille du généreux Clélius qu'on dit être entre les mains de Tarquin, lui donnera des troupes.

— Pour faire ce que je pense, reprit Herminius, il faudrait pouvoir faire en sorte que Tarquin ne put être secouru du Roi de Clusium, et qu'Ardée le put être par le Roi de Cérès, car, en cette conjoncture, il importe

à la liberté de Rome que son tyran n'augmente pas sa puissance par une nouvelle conquête.

— Vous avez raison, reprit celui qui faisait le tierce en cette conversation, mais puisqu'il faut dire tout ce que je pense, c'est à vous à faire ce que vous dites qu'il est besoin de faire pour le salut de Rome, car c'est à votre valeur à défendre Ardée, c'est à vous à persuader au fils du Roi de Clusium, que par les intelligences qu'il a dans la cour du Roi son père, il empêche que Tarquin n'obtienne pas des troupes s'il en demande et c'est encore à vous à lui persuader d'employer les intelligences que je présuppose qu'il a dans la cour du Roi de Cérès pour obtenir un secours à la ville d'Ardée pendant que Valerius et nos amis secrets disposeront les choses à Rome pour se servir utilement de la première conjoncture favorable que la Fortune nous offrira.

— Mais qui vous a appris, répliqua Herminius, que je connais le fils du Roi de Clusium ?

— Aronce lui-même, répondit celui qui parlait. Il ne pense pourtant pas me l'avoir appris, poursuivit-il, car il est trompé, comme les autres, et me croyant le plus stupide de tous les hommes, il ne prit pas garde à moi un jour qu'il parlait de sa fortune avec Célère, si bien que j'ai su de sa propre bouche tout ce qu'il faut savoir de sa naissance, pour être persuadé de ce que je viens de dire. De plus, vous savez que Racilia, aussi bien que votre généreuse mère, est une véritable Romaine. Ainsi jugeant qu'il importe à tous les vrais Romains de s'acquérir Aronce pour ami, elle m'a dit tout ce qu'elle a su de lui par Sivelia, et par la Grande vestale qui est de notre intelligence, car en matière de soulèvements, il faut, autant qu'on peut, mettre ceux qui sont les maîtres de la religion dans son parti, c'est pourquoi Valerius fait tout ce qui lui est possible pour acquérir l'amitié des Saliens qui comme vous le savez, sont en grande vénération à Rome, aussi bien que les vestales.

— Puisque vous en savez tant, reprit Herminius, je pense qu'il importe également et à Aronce et à vous, que vous vous connaissiez mieux que vous ne faites et si vous me le permettez, j'irai dans la chambre de cet illustre héros afin de le disposer à vous connaître pour ce que vous êtes, et de faire que vous et Valerius unissiez vos intérêts pour la perte de Tarquin. »

Pendant que ces trois excellents hommes parlaient ainsi, Aronce qui les écoutait était si surpris, qu'il ne savait s'il devait croire ce qu'il entendait. Il comprenait bien alors qu'il ne s'était point trompé au son de la voix et que celui qui était avec Valerius et Herminius, était effectivement ce même Brutus qui paraissait être si stupide. Il se souvint pourtant d'avoir ouï-dire à Amilcar qu'il l'avait vu sourire à propos deux ou trois fois, et qu'il avait plus de sens qu'on ne croyait, mais après tout, il ne comprenait pas dans le tumulte de ses propres pensées, par quelle raison un homme de tant d'esprit se résolvait à passer pour être abso-

lument stupide, ni comment il pouvait le paraître autant qu'il le paraissait, ayant autant d'esprit qu'il lui en trouvait pour les choses qu'il venait d'entendre.

De sorte que son étonnement redoublant de moment en moment, il n'entendit pas que Valerius et Brutus donnaient leur consentement à ce qu'Herminius leur avait proposé. Aussitôt après, il ouït qu'on frappait à la porte de sa chambre, si bien que la faisant ouvrir par un esclave qui le servait, il vit entrer Herminius qui sans lui donner le loisir de parler : « Seigneur, lui dit-il, je viens vous offrir l'amitié des deux plus illustres Romains que Rome ait jamais fait naître, et vous demander la vôtre pour eux,

— Pour la mienne, reprit Aronce, je veux vous en laisser faire la distribution entre vos deux amis et je veux bien recevoir la leur. Mais Herminius, dites-moi promptement si mes oreilles m'ont trompé : est-ce Brutus dont j'ai entendu la voix, ne me suis-je point abusé ?

— Non Seigneur, reprit Herminius, et ce Brutus à qui on a donné ce nom pour marque de sa stupidité apparente, est le plus grand et le plus bel esprit que vous ayez jamais connu ! C'est un homme capable des grandes et des petites choses, qui a de la solidité et de l'agrément et dont la vie cachée est si surprenante, que rien ne le peut être davantage.

— Eh, de grâce ! dit alors Aronce, ne me le cachez pas davantage. »

Et se levant promptement durant qu'Herminius fut quérir ses deux illustres amis, il fut en état de les aller recevoir à la porte de sa chambre, lorsqu'ils vinrent. Brutus qui était dans sa maison puisqu'il y demeurait avec sa tante, fit passer Valerius et Herminius devant lui mais comme il ne fallait pas que cette conversation eût de témoins, Aronce fit sortir l'esclave qui le servait, bien qu'il fût très fidèle. Après quoi, regardant Brutus avec admiration, il ne le vit plus tel qu'il avait accoutumé de le voir car encore qu'il ne fut pas beau il lui parut alors de bonne mine, sa physionomie devint spirituelle, et laissant agir son esprit sans affecter cette simplicité dont il se servait pour se cacher, Aronce connut d'abord que celui qu'il voyait était le même qu'il venait d'entendre parler.

Mais il le connut encore bien mieux, par ce que lui dit cet illustre Romain, car, après qu'Herminius eut fait un compliment adroit pour commencer cette entrevue, que Valerius eut fait le sien en particulier, et qu'Aronce eut parlé à tous les trois avec son esprit et sa bonne grâce ordinaire, Brutus prenant la parole : « Vous voyez illustre prince, dit-il, jusqu'où s'étend la tyrannie de l'injuste Tarquin, puisque pour conserver ma vie, il a fallu perdre ma raison, ou la cacher, du moins si bien, qu'il n'en ait eu aucune connaissance. Mais de grâce, ajouta-t-il, ne me croyez pas capable d'avoir songé seulement à éviter la mort par une si bizarre voie, car si ma feinte stupidité n'avait pas une plus noble cause, je me croirais indigne d'être connu de vous. Cependant, comme je ne

puis présentement vous dire le détail de ma Fortune, souffrez, s'il vous plaît, que je vous conjure de ne juger point de moi que vous ne me connaissiez tout à fait ou par moi-même, ou par Herminius qui sait tout le secret de ma vie, et de qui, tous les sentiments sont les miens.

— Ce que je vous ai entendu dire il n'y a qu'un quart d'heure, reprit Aronce, ce qu'Herminius m'a dit de vous il n'y a qu'un moment, et ce que vous me dites vous-même, me donne tant de disposition à expliquer toutes choses à votre avantage, que sans savoir rien de vos aventures, je ne laisse pas de croire que votre feinte folie est un effet d'une fort grande sagesse, et d'une grande générosité.

— Vous avez raison Seigneur, dit alors Valerius, de parler comme vous parlez car je puis vous assurer que depuis qu'il est des hommes généreux il n'y en a jamais eu qui aient été capables d'une générosité aussi confiante, ou pour mieux dire encore, aussi opiniâtre que celle de l'illustre Brutus. »

Après cela, Herminius qui ne les avait pas amenés-là pour se louer les uns les autres, fit changer la conversation, et, comme les grands hommes ont assurément une empathie secrète qui unit leurs cœurs plus promptement que celui des autres, en une demie-heure ceux-là crurent qu'ils se connaissaient il y avait déjà longtemps et l'adroit Herminius sut si bien ménager les esprits de ses amis, qu'il fut le lien de leur société. Il établit une si grande confiance entre eux par sa seule probité, qui était également connue des uns et des autres, que sur sa simple parole ils se confièrent mutuellement ce qu'il y avait de plus important en leur fortune.

Après se l'être confié, ils trouvèrent que leurs intérêts, quoique différents, demandaient les mêmes remèdes. Brutus et Valerius souhaitant que Rome fût délivrée de la tyrannie de Tarquin, ne songeaient qu'à lui ôter la puissance qu'il avait usurpée. Herminius avait le même intérêt, et en avait encore beaucoup d'autres. Aronce voulant délivrer Clélie et s'empêcher de tomber entre les mains de Tarquin, ne pouvait mieux faire réussir son dessein, qu'en détruisant celui qui tenait sa maîtresse captive. Ainsi, Herminius lui disant que pour espérer de pouvoir faire réussir une si grande entreprise, il fallait qu'il empêchât, par les amis qu'il avait dans la cour du Roi son père, que ce Prince ne secourût Tarquin, et qu'il fallait qu'il obligeât le Roi de Cérès à secourir Ardée ou à faire, du moins, une diversion, Aronce, après y avoir songé, dit à Herminius qu'il fallait donc qu'il obligeât Zenocrate à aller à Clusium, parce qu'il était fort connu et fort estimé de la Princesse des Léontins qui avait beaucoup de crédit et beaucoup d'adresse ; qu'il fallait qu'il le chargeât d'une lettre pour elle, et d'une pour la reine Galerite sa mère, et qu'il envoyât Célère vers le roi, auprès de qui il avait été assez longtemps dans sa première jeunesse pour pouvoir espérer d'être cru lorsqu'il lui parlerait de la part d'Aronce. Car encore que sa cour eût autrefois servi d'asile à Porsenna, comme il ne s'agissait pas de ses in-

térêts au siège d'Ardée, il n'était pas impossible de lui persuader qu'il lui importait que Rome ne devint pas si puissante qu'elle se vit en état de pouvoir opprimer tous ses voisins. Joint que, pour faire la chose avec plus de raison, Herminius s'engagea à faire que ceux d'Ardée envoyassent aussi vers ce roi, car encore que leur ville fût assiégée, il y avait pourtant toujours quelqu'un qui y entrait ou qui en sortait.

Comme Aronce ne pouvait avertir Zenocrate, ni Célère que par le moyen d'Amilcar, il demanda permission à Brutus et à Valerius, de lui communiquer leurs desseins, les assurant qu'il leur répondait de sa fidélité. « Vous y pouvez aussi ajouter de son adresse, reprit Herminius.

— Il n'était pas nécessaire, reprit Brutus, car je sais par mon expérience que cet Africain-là est plus fin que tous les Romains. Je suis même assuré qu'il a soupçonné que j'avais plus de raison qu'il n'en paraissait par mes paroles et si je n'avais apporté un soin particulier à éviter ses regards, je suis persuadé qu'il aurait pénétré jusque dans le fond de mon cœur.

— Quand il l'aurait fait, reprit Aronce, il ne vous en serait arrivé aucun mal, car Amilcar n'aime pas nuire à ceux qui ne lui nuisent point. »

Pendant que Brutus et Aronce parlaient ainsi, Herminius fut surpris en rêverie si profonde, que Valerius qui le touchait, lui en demanda la cause. D'abord il fit quelque difficulté de la dire, mais Valerius ayant témoigné tout haut la curiosité qu'il en avait, Aronce et Brutus se joignirent à lui pour le presser de leur dire ce qu'il pensait. De sorte que se résolvant à faire ce qu'ils voulaient : « Ne pensez pas, leur dit-il, que la résistance que je vous ai faite vienne de l'envie de vous faire un secret de mes sentiments, mais j'eusse bien voulu que vous m'eussiez laissé décider en moi-même si un scrupule de vertu qui m'a passé dans l'esprit est bien ou mal fondé. Cependant, puisque vous le voulez, il vaut mieux que vous soyez juges de mes pensées, que si je me mêlais d'en juger sans vous. Sachez donc, que j'examinais dans mon esprit, s'il n'était point à craindre que les derniers intérêts que nous avons tous de détruire la puissance de Tarquin, ne nous persuadassent qu'il n'y avait nul scrupule à faire, d'entreprendre de changer la face du gouvernement, car si vous me demandez mes véritables sentiments, je vous dirai que si Tarquin avait été élu légitimement, je ne songerais jamais à le chasser de Rome, quoiqu'il m'en ait exilé, quoiqu'il ait détruit ma maison et quoiqu'il soit le plus injuste prince du monde. Je crois que nous devons respecter les dieux en la personne de ceux qui ont une puissance légitime et souffrir leur domination violente, avec la même patience que nous endurons les tremblements de Terre et les inondations des fleuves. Je sais bien que la chose dont il s'agit n'est pas de cette nature, car Tarquin est un tyran dont la cruauté fait qu'on peut innocemment entreprendre de détruire la puissance, mais de grâce, pensez bien je vous en conjure, si nous n'exposerons point Rome à une plus tyrannique sujétion et si, en pensant rendre ses fers plus légers, nous ne lui en donnerons point de plus

pesants. Car enfin, tout changement de cette nature ne se peut faire sans une altération universelle de tout le corps de l'État et ce qu'il y a de plus à craindre, est que si l'entreprise manque, Tarquin n'affermisse son autorité par la perte de mille innocents et par la destruction de cent illustres familles. Ainsi il pourrait être que nous serions les destructeurs de notre patrie, au lieu d'en être les libérateurs, et on nous pourrait accuser d'avoir préféré, à la tranquillité publique, le désir de nous venger de nos injures particulières.

— Si Tarquin pouvait être plus méchant qu'il n'est, reprit Brutus, il faudrait sans doute faire quelque réflexion sur ce que vous dites, qui est assurément digne de votre vertu. Mais Rome peut-elle être plus maltraitée qu'elle est ? Y a-t-il une seule maison de gens de bien que Tarquin ne persécute pas ? Et se peut-il trouver quelqu'un dans son État qui ne souffre point ? Il appauvrit les plus riches, il exile ou fait mourir les plus vertueux, et il fait même quelquefois du mal à des innocents par son caprice seulement, sans que cela serve à affermir son autorité. N'hésitons donc plus, généreux Herminius, sur une chose si importante et si glorieuse, poursuivit-il, et souhaitons seulement que les dieux favorisent nos desseins.

— Comme je ne suis pas Romain, reprit judicieusement Aronce, il ne me semble pas que je doive parler en cette occasion,

— Et comme je le suis, ajouta Valerius, il m'est permis de dire que Rome est si accablée de la pesanteur de ses chaînes, que tout changement ne peut manquer de lui être avantageux.

— Cela étant ainsi, reprit Herminius, je n'ai plus rien à dire car il n'est pas croyable que ma raison soit plus éclairée que celle de deux hommes comme vous. »

Après cela, Brutus et Valerius s'en allèrent et Herminius demeura avec Aronce. II est vrai qu'il ne fut pas longtemps seul parce qu'Amilcar arriva, qui fut étrangement surpris de tout ce que lui dirent ces deux amis, car encore qu'il eût eu quelques légers soupçons que Brutus avait plus d'esprit qu'on ne pensait, il ne pouvait croire ce qu'on lui en disait, et si Aronce et Herminius ne lui eussent promis qu'ils le lui feraient voir le soir avec toute sa raison et toute la beauté de son esprit, il eût encore douté de leurs paroles.

Cependant, pour ne perdre point de temps, Amilcar après avoir su de quoi Aronce était convenu avec Brutus, Valerius, et leur illustre ami Herminius, envoya promptement un esclave au camp pour faire venir Zenocrate et Célère à Rome, afin de les instruire de ce qu'il était nécessaire qu'ils fissent. Pour Herminius il retourna à sa chambre afin d'écrire à cette charmante personne qui faisait toute la douceur et tout le tourment de sa vie, car il n'avait jamais de plaisir sensible que lorsqu'il pensait à elle, et il ne sentait la rigueur de l'exil que parce que n'étant pas à Rome, il était éloigné de Valérie. L'amitié avait pourtant

beaucoup de pouvoir sur son âme, et celle qu'il avait pour son illustre mère et pour l'admirable Clélie, lui donnaient aussi et des plaisirs, et des douleurs. Mais après tout, l'amour était alors sa passion dominante et il aimait même plus tendrement ses amis amoureux que les autres tant il avait le cœur sensible à cette tendre passion.

Aronce de son côté se mit aussi à écrire à Clélie qu'Amilcar voyait presque tous les jours, et il lui écrivit avec intention de donner le soir sa lettre à son ami, afin qu'il la put rendre le lendemain à cette incomparable fille, dont la vie était fort mélancolique. L'enjouement de Plotine servait pourtant à la consoler, et les visites d'Amilcar soulageaient beaucoup sa douleur, non seulement par l'espérance de sa liberté, mais encore par les marques d'amour qu'il lui donnait de son cher Aronce. Ce qui l'affligeait toutefois sensiblement était de n'avoir point de nouvelles de Clélius, ni de Sulpicie, mais après tout, comme elle avait le cœur grand et ferme, elle supportait son malheur avec beaucoup de confiance. Ses infortunes passées lui servaient même alors de consolation car lorsqu'elle se souvenait de cet effroyable tremblement de Terre qui l'avait séparée d'Aronce et qui l'avait mise en la puissance d'Horace, qu'elle se représentait ce qui s'était passé sur le lac de Thrasimène où le Prince de Numidie combattait contre ce fier rival qui l'avait enlevée, et cela pour l'enlever de nouveau lui-même, qu'elle se voyait auprès d'Ardée lorsque de ses propres yeux elle vit cet âpre combat où l'illustre Aronce, après l'avoir délivrée, fut sur le point de périr, si sa rare valeur et sa bonne fortune ne l'eussent conservé, qu'elle se figurait l'état où elle s'était vue devant le cruel Tarquin lorsque la Grande vestale demandait sa liberté et qu'elle se remettait devant les yeux la fureur de Tarquin après qu'elle lui eut avoué qu'elle était fille de Clélius, elle trouvait qu'en tous ces divers temps elle n'eut osé espérer d'avoir Plotine avec elle, de voir Amilcar, de pouvoir écrire à Aronce et de recevoir de ses nouvelles. Ainsi, concevant quelque léger espoir d'une meilleure fortune durant cette trêve que la tyrannie de Tarquin lui accordait, elle s'entretenait quelquefois assez doucement avec cette divertissante fille, dont l'humeur avait un si grand penchant à la joie qu'elle se faisait des plaisirs de ce qui eut fait la douleur d'une autre.

Cependant, Amilcar pour se conserver la liberté de voir la maîtresse d'Aronce, et pour tirer les choses en longueur, écrivait tous les jours à Tarquin et lui donnait espérance qu'avec le temps il découvrirait les plus secrets sentiments de Clélie, qu'il la porterait même à préférer l'intérêt de sa famille à celui d'Aronce. Il voyait aussi la fière Tullie et il n'en était pas haï, car comme il lui importait pour l'intérêt de son ami de n'être pas mal avec elle, il savait admirablement prendre le tour de son esprit. Quand il était en sa présence et que l'occasion s'en offrait, il mettait l'ambition au-dessus de toutes les autres passions. Il faisait une satire de l'amour de tous ses plaisirs, il appelait les actions cruelles actions hardies, lorsqu'elles devaient servir à ceux qui les faisaient, et il

était, enfin, assez bien avec elle pour s'en pouvoir servir, afin de s'opposer au tyran, s'il en était besoin.

Cette fière personne, de son côté, qui savait qu'il avait la permission de voir Clélie, n'était pas fâchée de se l'acquérir, afin de pouvoir ôter cette belle captive à Tarquin quand elle le jugerait à propos.

Tarquin, en son particulier, n'était pas sans occupation, car le siège d'Ardée lui donnait beaucoup de peine, l'amour et la haine tyrannisaient son cœur et lui faisaient souffrir plus de mal que sa cruauté n'en faisait souffrir aux autres.

Pour Sextus, il n'avait que Lucrèce dans l'esprit, et la beauté de cette personne avait fait une si forte impression dans son cœur, qu'il ne pensait qu'aux moyens de satisfaire la passion qu'il avait dans l'âme.

Le Prince de Pometie et le Prince Titus avaient aussi leurs amours cachées, Artemidore et Zenocrate avaient chacun en leur particulier leurs secrets et leurs chagrins et Célère, seul, jouissait alors de la liberté, quoiqu'il eût l'âme naturellement passionnée. Mais en l'état où il était, il n'employait toute sa tendresse qu'à plaindre ses amis malheureux, et tout son esprit qu'à chercher les voies de les servir. Il est vrai qu'il n'était pas alors trop aisé qu'il en imaginât les moyens.

Durant que toutes ces diverses personnes avaient des sentiments si différents, on n'entendait point parler du Prince de Numidie qu'on avait cru devoir bientôt arriver au camp, et Aronce ne pouvait imaginer quelle résolution il avait pu prendre, car il n'y avait point d'apparence qu'il eût songé à se jeter dans Ardée, joint qu'Herminius le connaissant, il était assuré qu'il n'y était pas.

Enfin, le soir étant venu, Amilcar retourna à la chambre d'Aronce où il trouva Herminius, car pour Brutus il n'était pas encore revenu, de sorte qu'en attendant qu'il arrivât, Amilcar se mit à raconter à Aronce tout ce qu'il avait fait et à lui parler, ensuite, de l'envie qu'il avait de savoir toute la vie de cet homme qui cachait si bien sa raison, « Car enfin, disait-il, je ne crois point qu'il y en ait jamais eu de si malheureux, ni de si éloigné de toutes sortes de plaisirs. Je ne conçois pas même trop bien ce qu'il a pu faire. On dit qu'il a été marié fort jeune, il a des enfants, et il ne paraît pas avoir un bien proportionné à sa naissance. Comment a-t-il donc pu cacher sa raison à sa propre femme tant qu'elle a vécu ? Comment a-t-il pu subsister en agissant comme s'il ne pouvait conduire son bien ? Et comment a-t-il pu vivre sans amour, sans société, sans amis, sans plaisir, et sans consolation aucune ? Comment a-t-il pu souffrir qu'on l'ait traité de stupide et d'insensé, et comment a-t-il pu renoncer à toute sorte de gloire ? Comment a-t-il pu se résoudre à n'aimer rien, à ne pouvoir jamais être aimé, et à être méprisé de tout le monde ?

— Il est vrai, dit Aronce, que cela paraît incompréhensible mais ce qui l'est encore davantage, est de voir que Brutus, en contrefaisant éter-

nellement le stupide, ait pu conserver ce grand et admirable esprit que vous lui trouverez tantôt.

— Quand vous le connaîtrez par vous-même, reprit Herminius, vous en serez bien plus épouvanté, car comme je vous l'ai déjà dit, Brutus n'a pas seulement du bon sens, de la capacité, du jugement et la connaissance des grandes choses, mais il a l'esprit galant, adroit, délicat, et admirablement bien tourné. De plus, il connaît si parfaitement toutes les délicatesses de l'amour et il sait si bien se servir de toutes ces ingénieuses tromperies qui gagnent, quelquefois, plutôt le cœur d'une belle personne que les plus grands services, qu'il n'y a pas un galant en Grèce, ni en Afrique, qui sache mieux que lui l'art de conquérir un illustre cœur.

— Mais vous ne songez pas, dit Amilcar en riant, qu'en pensant faire le portrait de Brutus, vous faites le vôtre ? Car pour moi, je sais bien que je vous y reconnais admirablement,

— Vous y reconnaîtrez beaucoup mieux Brutus, répliqua-t-il, et il arrive à propos pour confirmer ce que je viens vous dire. »

Et en effet, Brutus entra justement comme Herminius parlait ainsi. Ce fut d'une manière qui commença de surprendre Amilcar car sachant qu'il n'y avait alors personne dans cette chambre, qu'Aronce, Herminius et lui, il ne suspendit pas l'usage de sa raison comme il avait accoutumé, et il entra avec une liberté qu'Amilcar ne lui avait jamais vue. À peine fut-il entré qu'allant droit à cet agréable Africain : « Puisqu'après avoir trompé le défiant Tarquin et la soupçonneuse Tullie, lui dit-il, je n'ai pu tromper l'adroit Amilcar, il vaut autant me montrer à lui pour ce que je suis, afin que m'ayant quelque obligation de ma confiance, il m'aide, après, à garder un secret où peut-être le salut de Rome est aussi fortement attaché que le mien.

— Quoi ! le Brutus que je vois, s'écria Amilcar, est le même que j'ai vu !

— Attendez à faire des exclamations, reprit Herminius, que vous l'avez encore mieux vu que vous ne le voyez, car vous ne faites encore que l'entrevoir,

— Ah ! Herminius, poursuivit Amilcar, je le veux voir tout entier et je déclare hardiment qu'il n'est rien que je ne sois capable de faire pour obtenir de Brutus l'histoire de ses pensées, car, de la sorte qu'il a vécue, je ne crois pas qu'il puisse nous raconter autre chose,

— Si je n'avais que cela à vous dire, reprit-il, ce que vous demandez ne serait pas si difficile à vous accorder, mais ma vie a peut-être des choses plus importantes que vous ne pensez,

— S'il ne faut que de la fidélité pour être digne de savoir vos aventures, dit Aronce, je vous réponds de celle d'Amilcar et de la mienne.

— Et s'il ne faut que vous conter vingt histoires pour en savoir une, ajouta Amilcar, je vous offre toutes les miennes pour savoir la vôtre, car il est certain que je n'ai jamais eu de curiosité si forte !

— Comme il y va de mon honneur de la satisfaire, reprit Brutus, je veux bien vous promettre de vous faire savoir toute ma vie, mais si ce n'est pas par moi-même il faut que ce soit ou par la bouche d'Herminius, qui sait toutes mes aventures et toutes mes pensées, ou par celle d'une de ses amies qui a eu beaucoup de part au secret de mon âme. Ce sera pourtant à condition, ajouta-t-il, que je ne serai pas présent à cette narration, car je ne me sens pas assez ferme pour me résoudre à écouter le récit de mon bonheur passé, en un temps où je ne puis plus jamais prétendre d'autre plaisir que celui de la vengeance, et de pouvoir délivrer ma patrie de la servitude où elle est. »

Après cela, Aronce et Amilcar tombant d'accord de ce qu'il souhaitait, il fut résolu que le lendemain, Herminius raconterait la vie de Brutus à Aronce, et à Amilcar. Il ne le fit pourtant pas aussitôt que ses deux amis l'eussent souhaité, parce que ses propres affaires l'occupèrent à écrire tout le matin, et que l'après-dîner il fut assez heureux pour voir la charmante personne qu'il aimait dans la chambre de la belle Hermilie, qui voulant lui donner cette satisfaction, avait feint de se trouver mal pour obliger son amie à la venir voir.

Ce ne fut donc que le soir qu'il apprit à Aronce et à Amilcar ce qu'ils avaient tant d'envie d'apprendre. Il est vrai que comme Brutus était occupé ailleurs, ils eurent tout le loisir qu'ils pouvaient souhaiter. Ils agirent pourtant comme des gens qui craignaient de n'en avoir pas assez, car, dès qu'Amilcar fut arrivé et qu'il eut rendu compte à Aronce de ce qui regardait Clélie, ils pressèrent Herminius de leur tenir sa parole, et en effet, cet illustre Romain qui n'avait pas besoin de penser longtemps à ce qu'il avait à leur dire pour y donner quelque ordre, commença de parler en ces termes en adressant la parole à Aronce, dès qu'il fut assuré de ne pouvoir être entendu que de ceux à qui il était permis de savoir un secret aussi caché et aussi important que celui qu'il allait leur révéler.

« De grâce Seigneur, n'attendez pas que l'histoire que j'ai à vous raconter soit remplie de ces grands évènements qui suffisent par eux-mêmes à rendre une narration agréable, car je vais vous apprendre une vie toute cachée. Je vais vous montrer un homme que Rome ne connaît point pour ce qu'il est, que l'on croit n'avoir ni cœur, ni esprit et qui, malgré sa stupidité apparente, n'a pourtant jamais fait nulle lâcheté, ni même rien dit d'extravagant, quoiqu'il ait admirablement fait réussir le généreux dessein qu'il a eu de cacher un des plus grands cœurs et un des plus grands esprits du monde au plus fier tyran de la Terre. Ne vous préparez donc pas à lui voir gagner des batailles, assiéger des villes, et faire de ces actions éclatantes dont ordinairement la vie d'un héros est remplie, mais ne laissez pas de vous préparer à lui donner toute votre

estime et toutes vos louanges, car je suis assuré que vous ne sauriez les lui refuser, quand je vous l'aurai bien fait connaître. Cependant, afin d'en être plus agréablement surpris, remettez-vous bien dans l'imagination ce que Brutus vous semblait être il n'y a que deux jours. Voyez-le avec cette mine sombre et chagrine qui ne promet presque ni bonté, ni esprit, et souvenez-vous de cet air stupide qu'il affecte, et qui fait que les choses qu'il dit où il y a même du sens, semblent n'en avoir point du tout, afin d'avoir plus d'admiration, lorsque vous serez contraint d'avouer que ce même homme que j'appellerai toujours Brutus dans ce récit, quoique ce ne soit pas son véritable nom, est le plus honnête homme du monde, le plus agréable, le plus propre à se faire aimer, et le plus capable des grandes choses, aussi bien que des petites.

Mais afin que vous ne soyez pas si surpris de sa vertu, il faut que vous sachiez qu'il n'y a pas à Rome une famille plus noble que la sienne. Il est descendu d'un de ces généreux Troyens qui après avoir courageusement défendu leur ville, suivirent Énée et vinrent chercher une autre patrie sous la conduite des dieux, qui les amenèrent en Italie. La fortune avait même mis la richesse dans la maison de Brutus. En effet, Marcus Junius, son père était un des plus riches citoyens de Rome. Aussi, fût-ce par cette raison que Tarquin, avant que de s'être fait roi, lui fît épouser une sœur qu'il avait, qui s'appellait Tarquinie, dans l'espérance de se servir de la richesse de son beau-frère, s'il en avait besoin, pour faire réussir les desseins cachés qu'il avait. Encore qu'il sut bien que Marcus Junius avait beaucoup de vertu et que Tarquinie tenait plus de l'humeur pacifique du Prince d'Ameriole qui vivait encore, que de la sienne, il ne laissait pas de croire que le seul intérêt de cette alliance engagerait Junius à entrer dans tous ses sentiments, quels qu'ils pussent être. Il se trompa pourtant en ses conjectures, car ce généreux Romain ne prit nulle part à tous les crimes de Tarquin, et la vertueuse Tarquinie répandit autant de larmes innocentes que son cruel frère répandit de sang innocent depuis qu'il fut monté au trône.

Ainsi, on peut dire que Brutus est né parmi les douleurs et j'ai ouï-dire à Sivelia que jamais Tarquinie n'a eu de véritable joie depuis la mort de Marcus Junius, jusqu'à la sienne. Outre qu'elle avait horreur de tous les crimes du superbe Tarquin et de la fière Tullie, et qu'elle était sensible à tous les malheurs des innocents qu'ils faisaient périr, elle se voyait elle-même exposée à l'injustice et à la tyrannie de son propre frère. Mais, afin que vous connaissiez plus parfaitement combien la haine que Brutus a pour Tarquin est juste, il faut que je vous dise en deux mots ce qui causa celle de Tarquin pour le père de Brutus.

Vous saurez donc, que dès que Tarquin se fut fait roi par l'étrange voie que personne n'ignore, il commença de signaler son règne par toutes les injustices imaginables, et de vouloir affermir par la ruine de tous les gens d'honneur, le trône où il était monté. Il ne comprit pourtant pas d'abord son beau-frère dans ce dessein-là, parce qu'il espéra qu'il l'ac-

coutumerait à ses violences et qu'il l'obligerait même à être ministre de ses cruautés, comme vous l'allez entendre.

Aspirant à se rendre maître de ses voisins aussi bien que des Romains, il songea à assujettir les Latins dès qu'il fut au trône, mais cela ne lui fut pas aussi aisé qu'il pensait. Il y avait un homme appelé Turnus Herdonius qui avait un grand crédit parmi eux et qui s'opposa à ses desseins parce qu'il lui avait refusé sa fille qu'il voulait donner à un autre de la même nation. Tarquin voyant que cet homme serait un obstacle invincible à tout ce qu'il voudrait entreprendre s'il ne le perdait et qu'il serait même dangereux de songer à le perdre ouvertement, se résolut à le perdre par une trahison. Sachant donc que Junius était un homme dont la probité était connue de tout le Sénat, il lui dit qu'il était assuré qu'Hedonius avait fait une conjuration contre lui et contre tous les sénateurs, afin de soumettre les Romains aux Latins, et de se rendre maître de l'un et de l'autre peuple, mais que ne pouvant prouver cette vérité contre Herdonius, il avait besoin qu'un homme d'autorité tel que lui soutînt cette accusation par son témoignage, quand on l'aurait commencé. À peine eut-il fait cette proposition à Junius, que ce vertueux Romain, après l'avoir refusé, lui fit une aigre remontrance et lui dit que si la vertu eût permis de découvrir les crimes d'un beau-frère, il eut été avertir Herdonius. Je ne sais même s'il ne le menaça point de le faire, pour l'obliger à rompre un si injuste dessein, car comme il connaissait bien Tarquin, il voyait clairement qu'il voulait supposer à Herdonius cette prétendue conjuration. Ce n'est pas qu'Herdonius ne fut méchant et ambitieux, mais il est certain qu'il n'avait jamais eu dessein d'attenter à la vie du tyran, ni à celle de tous les sénateurs, et qu'il avait seulement songé à se rendre redoutable afin que Tarquin le préférât à son rival et lui donnât la princesse, sa fille. Cependant, comme Tarquin est aussi fin que méchant, il fit semblant de céder aux raisons de Junius et il lui promit même de ne perdre Herdonius que par les voies de la justice.

Il ne laissa pourtant pas de s'en défaire autrement. Il suborna un esclave d'Herdonius qui souffrit, durant que son maître était hors de chez lui, qu'on y cachât un grand nombre d'épées et d'autres armes. Après quoi, le fier Tarquin fit hardiment son accusation contre lui : il dit pourtant qu'il était à propos de s'en assurer, et, intéressant tous ceux à qui il parlait par la crainte de leur propre mort, il les persuada d'aller chercher à s'éclaircir de ce qu'on lui avait dit, et alla chercher dans la maison d'Herdonius. Cela fut fait. On y trouva les armes que Tarquin y avait fait cacher, et tant de circonstances faisant croire qu'il était coupable, que ceux que Tarquin avait amenés exprès avec lui, prirent tumultueusement chacun une de ces épées qu'on avait trouvées chez Herdonius, et se mirent à dire qu'il fallait qu'il périsse. On le prit, on le lia, on le jeta, par l'ordre de Tarquin, dans la source de la fontaine Ferentine, et, l'accablant de pierres après qu'il y fut, il fut noyé à l'heure même.

La chose fut faite si promptement, que Junius ne la sut que lorsqu'il n'était plus en pouvoir de l'empêcher. Néanmoins, dès qu'il fut averti qu'on allait à main armée chez Herdonius, il se mit en chemin pour aller détourner Tarquin d'une si étrange violence. Mais il ne put aller si vite qu'Herdonius ne fût déjà mort, et tout ce qu'il put, fut de faire connaître à Tarquin qu'il n'ignorait pas son crime. Pour cet effet, il ne voulut plus avoir nul commerce avec lui, il n'allait plus au palais du roi que lorsque la bienséance le voulait absolument, il commandait à Tarquinie de n'aller plus que très rarement chez la reine, et ils ne songèrent plus, l'un et l'autre, qu'à bien élever deux fils qu'ils avaient alors, dont Brutus en est un.

Il est vrai qu'il n'était encore qu'un jeune enfant, mais pour son frère qui avait six ou sept ans de plus que lui, il commençait de pouvoir profiter des instructions qu'on lui donnait. Ce qui irritait encore fort Tarquin contre Junius, était l'usage qu'il faisait de cette prodigieuse richesse qui était dans sa maison, car dès que Tarquin avait usurpé le bien de quelque famille vertueuse, Junius et Tarquinie assistaient secrètement tous ceux que Tarquin rendait malheureux et l'on eut dit, à voir comme ils agissaient, qu'ils se croyaient obligés d'enrichir, ceux que ce prince appauvrissait et que c'était à eux à restituer le bien qu'il ôtait à tous les gens de vertu. Il semblait donc à Tarquin que leur libéralité désarmait, pour ainsi dire, sa tyrannie, en lui ôtant le moyen de faire des misérables, et que Junius qui avait épousé sa sœur, dérobait à la famille royale tout ce qu'il donnait. Il crut même que la vertu de cet homme lui reprochait tacitement tous ses crimes et elle vint enfin à lui être insupportable. C'est pourquoi, étant résolu de se défaire de Junius et trouvant encore cet avantage d'être tuteur de ses enfants et d'avoir tous les grands biens de cette maison en sa puissance, il le fit empoisonner.

Cependant, comme il est difficile de trouver des prisons qui ne laissent aucune marque de leur malignité, la vertueuse Tarquinie ne connut que trop pour son repos, que son illustre mari mourait par la cruauté de son frère. Mais ce qu'il y eut d'admirable en cette mort, fut que Junius qui aimait chèrement Tarquinie et qui sentait bien qu'on lui avait assurément donné du poison en un festin où il avait été contraint de se trouver avec le tyran, eut la générosité de ne lui parler pas de la cruauté de son frère, et ne lui recommanda point de venger sa mort. S'il eut cette retenue pour elle, il n'en fit pas autant pour son fils aîné qui était déjà capable de raison. Il fit venir Licinius un ancien ami qu'il avait, à la fidélité duquel il confiait tous ses secrets, et parlant à son fils en sa présence, il lui recommanda d'obéir à ce vertueux ami comme à lui-même, de préférer toujours la vertu à toutes choses, de n'oublier jamais qu'il mourait par l'injustice d'un usurpateur, de ne perdre de sa vie nulle occasion de délivrer Rome, et d'inspirer ces sentiments-là à son jeune frère dès qu'il serait en âge de les pouvoir apprendre. Après quoi, il mourut avec une fermeté admirable.

Cependant Tarquinie eut d'abord plus de douleur que de confiance, et il lui fut impossible de s'empêcher de donner quelque légère connaissance des soupçons qu'elle avait de la mort de Junius, lorsque le fier Tarquin et la cruelle Tullie furent pour la consoler de la perte qu'ils lui causaient, car cette inhumaine Princesse participa à ce crime comme elle avait participé à tous les autres de son mari. Ainsi Tarquin se servant d'un prétexte si apparent, commença d'abord de maltraiter sa vertueuse sœur et s'emparant de tout le bien de la famille, il réduisit Tarquinie en un fort pitoyable état. Il ne lui laissa la disposition d'aucune chose, non pas même la permission d'avoir son fils aîné auprès d'elle, ce qui augmenta infiniment la douleur de cette généreuse Romaine qui souffrit sans doute en cette rencontre la plus rigoureuse persécution qu'elle pouvait souffrir après la perte qu'elle avait faite. Car Tarquin remarquant en ce fils aîné de sa sœur des inclinations grandes et vertueuses, et voyant de plus qu'il était né avec un grand esprit et un grand cœur, le fit inhumainement mourir, et il le fit même sans se soucier d'être accusé de sa mort, sans y chercher de prétexte, et sans qu'il parût autre cause de sa perte, sinon qu'il craignait que cet illustre malheureux ne voulut venger la mort de son père, et rentrer en possession de cette prodigieuse richesse dont il s'était emparé.

Tarquinie qui n'avait pas encore essuyé ses premières larmes pour la mort de son mari, sentit si vivement celle de son fils, que pour sauver celui qui lui restait, elle se résolut à se dérober de Rome avec cet enfant, et le fit d'autant plus tôt, qu'elle fut avertie par Licinius, que Tarquin devait le lui arracher d'entre les bras en peu de jours. Si bien que cette sage personne étant assistée des conseils de ce fidèle ami de Marcus Junius, se détermina absolument à sortir d'un lieu où son frère régnait avec tant d'injustice. Il est vrai qu'elle eut la consolation d'avoir le vertueux Licinius en sa compagnie, car, comme il était haï de Tarquin, il se vit contraint pour sa propre sûreté de quitter sa patrie aussi bien qu'elle. De sorte que Licinius, Tarquinie, et le jeune Brutus, qui ne portait alors que le nom de Lucinius Junius, sortirent de Rome déguisés et choisirent Metapont pour lieu de leur retraite.

Ce qui obligea Licinius à conseiller à Tarquinie d'aller en ce lieu-là, fut qu'ayant dessein de bien élever le fils de son ami qui le lui avait tant recommandé en mourant, il pensa qu'il n'y avait point de ville en toute l'Italie où il le pût mieux faire qu'à Metapont. Et en effet il ne se trompait pas, car comme il n'y avait pas longtemps que ce fameux philosophe Samien, qui a rendu son nom si illustre par tout le monde, était mort, la plus grande partie de ses disciples y étaient encore, et n'y étaient pas en petit nombre, puisqu'ils étaient près de six cents qui faisaient une profession particulière d'avoir appris de lui, à honorer la science et à pratiquer la vertu.

Pythagore avait même laissé une fille si admirable, qu'elle était capable des connaissances les plus hautes et elle avait une si grande vertu, que

son exemple n'avait pas moins servi à bannir le libertinage des femmes de ce lieu-là, que les réprimandes de son père. Aussi, le savant Archytas de Tarente, Alcméon de Crotone et Hipase de Metapont, étaient-ils continuellement avec elle, et il n'était pas jusqu'au redoutable Milon dont la force prodigieuse l'a rendu célèbre partout, qui ne fut soumis à la puissance de ses charmes, et qui ne rendit honneur à la mémoire de Pythagore qui avait logé chez son père du temps qu'il était à Crotone.

Licinius croyant donc que Metapont était une école telle qu'il la fallait pour bien élever le jeune Brutus, y fut avec Tarquinie. Mais Seigneur, j'avais oublié de vous dire que Marcus Junius, en mourant, avait commandé à sa femme d'épouser cet illustre Romain afin, disait-il, de donner un père vertueux à ses enfants, et de restituer à son ami un bien qu'il disait mériter mieux que lui, et où il avait eu beaucoup de droit, car il était certain que Licinius avait été amoureux de Tarquinie et que Tarquinie n'avait pas eu d'aversion pour lui. Ainsi, quoi que l'usage des secondes noces ne soit pas fort fréquent à Rome, Tarquinie qui d'abord n'avait pu se résoudre à obéir à son mari, s'y résolut quand elle se vit contrainte de s'enfuir, s'imaginant qu'il y avait plus de bienséance à suivre un mari en exil, qu'un ami, quelque vertueux qu'il pût être. Et que même Licinius aurait plus de soin de son fils, et serait plus inséparablement attaché à sa fortune. C'est pourquoi la vertueuse Tarquinie qui était encore fort belle, bien qu'elle ne fût plus dans cette première jeunesse qui est pour l'ordinaire gage de la grande beauté, épousa le vertueux Licinius mais elle l'épousa en secret, et personne ne sait encore à Rome qu'il ait été mari de Tarquinie, ni par conséquent aussi, que la belle Hermilie soit sœur de Brutus.

— Quoi, interrompit Aronce, cette aimable fille à qui Amilcar dit hier tant de galantes douceurs est sœur de Brutus ?

— Oui, répliqua Herminius, car Tarquinie eut cette fille-là à Metapont durant son exil.

— Mais comment dit-on qu'elle est nièce de Racilia, reprit Amilicar, sans dire qu'elle est fille de Tarquinie ?

— Vous le saurez par la suite de mon discours, reprit Herminius, mais pour venir promptement à ce qui regarde Brutus, il faut que je me hâte de vous dire qu'en fort peu de temps Licinius et Tarquinie furent extrêmement estimés à Metapont. Ils ne s'y firent pourtant pas connaître pour ce qu'ils étaient, mais, s'ils cachèrent leur véritable condition, ils n'y cachèrent pas leur vertu et la sage et savante fille de Pythagore, qui s'appelle Damo, eut tant d'amitié pour eux, qu'elle prit un soin particulier de l'éducation du jeune Brutus. Elle le recommanda aux plus fameux disciples de son père dès qu'il fut en âge de pouvoir profiter de leurs instructions, et elle commanda elle-même de lui donner des conseils qui lui ont été fort utiles dans la suite de sa vie. Seigneur, il faut dire à la louange de cette illustre fille, qu'il n'y a point d'homme au monde

qui ne tint à gloire d'avoir le cœur fait comme elle. Aussi Licinius et Tarquinie, après avoir connu sa prudence, sa bonté, et sa vertu, lui confièrent tout le secret de leur fortune, et cette généreuse fille se souvenant que son illustre père avait autrefois quitté Samos pour éviter la tyrannie de Polycrate, eut quelque tendresse particulière pour des gens qui quittaient Rome en fuyant la tyrannie de Tarquin. Il se fit donc une liaison fort étroite entre ces trois personnes, ce qui ne fut pas un petit avantage à Licinius et à Tarquinie car encore que Damo ne soit pas riche, elle est plus considérée à Metapont que ceux qui ont le plus de part aux faveurs de la Fortune, et outre que la mémoire de son père y est en grande vénération, que le peuple a fait un temple de la maison qu'il habitait, et que sa mère qui s'appelait Theano s'y était rendue célèbre par sa science et par sa vertu, ses rares et merveilleuses qualités la faisaient admirer de tout le monde. En effet elle en donna une marque bien glorieuse que je ne puis m'empêcher de vous raconter, afin que vous connaissiez mieux celle qui a presque inspiré les premiers sentiments de vertu à l'illustre Brutus.

Vous saurez donc que Pythagore, en mourant, laissa à sa fille tout ce qu'il avait écrit pendant sa vie. Ce n'est pas qu'il n'eût un fils, et un fils savant et vertueux, mais c'est qu'il estimait encore plus sa fille que lui, et qu'il crût qu'elle obéirait plus exactement au commandement qu'il lui fit de ne laisser jamais sortir ses écrits de sa maison. Cette généreuse personne, bien qu'elle ne fût pas riche, refusa constamment des richesses immenses qu'on lui offrit si elle voulait bailler ce que son illustre père lui avait confié, aimant beaucoup mieux demeurer pauvre que de désobéir aux dernières volontés de celui à qui elle devait plus que la vie puisqu'elle lui devait une partie de sa vertu. Comme cette action fut d'un grand éclat, elle acquit tant de gloire à cette sage fille, qu'il n'y avait personne à Metapont qui ne la révérât. Si bien que son amitié fut très utile à Licinius et Tarquinie. Elle fit même que Brutus ne fut pas élevé comme les autres enfants, et qu'on ne lui apprit jamais rien que par raison, et non pas seulement par un simple effort de mémoire comme la plupart des maîtres apprennent à ceux qu'on remet sous leur conduite. De plus, quoiqu'elle fût fille d'un père dont la philosophie avait de l'austérité, et qu'il eût même obligé les femmes de Metapont à donner volontairement une partie des choses qui servaient à les parer pour bâtir un temple à Junon, elle disait pourtant qu'il fallait donner une honnête liberté à tous ceux qui commencent de vivre, et que la vertu devait avoir une espèce de jeunesse, si l'on peut parler ainsi, pendant laquelle les fêtes, les jeux, et les plaisirs innocents fussent permis, de peur que l'âme ne se rebutât d'abord de toutes les difficultés de l'étude, et ne se trouvât accablée de ce qui la devait rendre capable de ne le pouvoir jamais être par la mauvaise fortune. « De grâce ! disait-elle un jour à Tarquinie comme je l'ai su depuis, si vous avez dessein d'élever votre fils à de grandes choses, commencez de bonne heure à lui

inspirer l'amour de la gloire, et tâchez à faire qu'il la préfère toujours à tout.

— Mais, lui disait Tarquinie, le moyen, en l'âge où est mon fils, que je puisse lui inspirer des désirs de gloire, puisqu'à peine commence-t-il d'avoir de la raison ?

— Au contraire, reprit cette sage personne, c'est en cet âge-là qu'il est possible de s'opposer aux mauvaises inclinations et de cultiver les bonnes, pourvu qu'on se donne la peine de bien observer le naturel de ceux qu'on veut corriger. Mais, pour l'ordinaire, ceux qui ont des enfants ne songent qu'à leur donner de l'esprit, sans penser à leur donner de la vertu. Ils travaillent à leur apprendre l'art de bien écrire et de bien parler, sans se soucier de leur enseigner à bien faire. Cependant si vous suivez mon conseil vous songerez, du moins, également à l'esprit et aux mœurs de votre fils.

— Ce qui me fâche de Junius, répliqua Tarquinie, c'est qu'il veut fortement tout ce qu'il veut, qu'il s'attache quelquefois aux petites choses avec autant d'ardeur qu'aux grandes, et qu'il aime avec opiniâtreté tout ce qui touche son cœur. Si par malheur il n'avait pas, un jour, cet esprit de discernement qui fait qu'on peut être opiniâtre sans danger, il serait exposé à d'étranges choix.

— Je tombe d'accord, reprit la vertueuse fille de Pythagore, que ce que vous dites pourrait arriver mais après tout, le tempérament des grands hommes doit dire tel que vous représentez celui de votre fils et il n'est rien de si opposé à la véritable vertu, et à la vertu héroïque, que cette molle indifférence qui oblige certaines personnes à prendre plaisir à tout, ou à ne prendre plaisir à rien, qui fait qu'elles n'ont ni grands désirs de gloire, ni grande crainte d'infamie, qu'elles n'aiment ni ne haïssent, qu'elles suivent la coutume sans l'examiner, qu'elles ne sentent presque que les douleurs du corps tant leur esprit est insensible et qu'elles ont, enfin, une indolence de cœur, s'il faut ainsi dire, qui les rend indignes de vivre. Aussi, vous puis-je assurer que j'aurais beaucoup plus de disposition à bien espérer d'un homme qui s'attacherait fortement à quelque chose de mauvais au commencement de sa vie, que d'un qui ne s'attacherait à rien, car enfin, il ne faut que donner un objet raisonnable à celui qui sait aimer ou haïr opiniâtrement, pour en faire un homme vertueux. Mais, pour celui qui est incapable de nul attachement, et qui a une indifférence universelle dans le cœur, on n'en peut jamais rien faire de bon et la philosophie qui se vante d'avoir des remèdes pour toutes les maladies de l'âme, n'en a jamais eu pour guérir un cœur indifférent. Je suis persuadée, ajouta-t-elle, que l'indifférence est pour l'ordinaire une compagne inséparable de la médiocrité de l'esprit car il est si naturel de s'attacher à tout ce qu'on croit bon, que si les indifférents étaient capables de faire un juste jugement des choses, ils s'attacheraient à quelqu'une. Mais c'est sans doute que cette espèce de tempérament tiède qui ne produit que de faibles désirs, ne donne aussi

que de faibles lumières, de sorte que ceux qui en sont ne connaissant rien avec certitude, ne s'attachent aussi à rien avec opiniâtreté. Je vous demande pardon Seigneur, de vous raconter si exactement ces sortes de particularités qui ne semblent pas nécessaires à mon récit, j'espère pourtant que vous ne les trouverez pas tout à fait inutiles, puisqu'elles servent à vous faire connaître quelle a été l'éducation d'un homme qui a si bien su cacher le plus grand esprit du monde et qui l'a aussi su montrer si agréablement quand il l'a voulu. Mais pour ne pas abuser de votre patience, je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, et je vous dirai seulement que Brutus eut la savante Damo pour guide de sa première jeunesse, et que les premiers disciples de Pythagore furent ses maîtres. Je lui ai ouï assurer, que les ingénieuses louanges ou les douces et adroites réprimandes de cette prudente fille, lui servirent plus que tous ses livres. Elle lui donnait même quelquefois des conseils très utiles, quoiqu'elle semblât ne lui faire qu'une simple confidence des plus secrets sentiments de son cœur, car, lorsque Brutus eut passé cet âge où l'on ne peut guère se hasarder de parler sans dire quelque chose de mal à propos dans une grande compagnie, il parut avoir une raison si avancée, qu'on lui fit grâce de cinq ou six ans, pour le moins, parmi toutes les personnes raisonnables de qui il avait la société. Ainsi, quoiqu'il fût encore très jeune, Damo le mettait pourtant au nombre de ses amis, et de ses premiers amis. Et certes, ce n'était pas sans raison, car Brutus avait dès ce temps-là mille bonnes et agréables qualités. Il fit même un voyage en Grèce, qui, bien qu'il ne durât qu'un an, acheva de lui polir l'esprit, et l'amour qu'il eut pour les vers de Sapho fut si forte, que cette passion lui apprit à en faire qui valent mieux que ceux de cette célèbre Lesbienne. De plus, il était courageux, doux, civil, complaisant, et agréable, et tellement né pour l'amour, que jamais nul autre amant n'a eu de sentiments plus tendres. Il n'aima pourtant rien fortement à Metapont, quoiqu'il y vécût avec une galanterie qui le fit aimer de toutes les dames. Il est vrai qu'à ce qu'il dit l'amitié qu'il avait pour Damo était si forte, qu'elle lui servit de contrepoison contre cette passion tyrannique qui l'a, depuis, si cruellement tourmenté, et qui le tourmente encore. Joint que, comme Licinius et Tarquinie ne pouvaient s'empêcher de regretter Rome, Brutus, dès les premières années, se mit dans la fantaisie d'y revenir, et de mourir plutôt que de ne venger pas la mort de son père. Il ne disait toutefois pas ce sentiment-là à Tarquinie, parce qu'elle était sœur du tyran qui avait détruit sa maison, mais après tout, quoiqu'il eût pour elle une tendresse extrême, il avait pourtant une haine horrible pour Tarquin. Il ne voyait toutefois pas trop bien comment il pouvait espérer de lui nuire, mais il ne laissait pas de songer à s'empêcher d'avoir de l'amour à Metapont parce qu'il voulait mourir à Rome. Il m'a pourtant avoué qu'il avait eu une fois ou deux le cœur assez touché, et que l'ambition et l'amitié avaient étouffé ces amours naissantes, c'est pourquoi, bien que toutes les conversations de Brutus ne fussent en ce temps-là que de choses galantes et amou-

reuses, les dames l'avaient pourtant nommé entre elles, « le galant sans amour ». Il est vrai que ce nom-là l'exposa à une dangereuse aventure, car vous saurez que ce fameux Milon dont la force l'a rendu si célèbre aux jeux Olympiques, et dont l'esprit n'était pas aussi grand que le corps, alla se mêler, un jour, de railler avec lui et de le vouloir nommer comme les autres, un galant sans amour. Mais il le fit d'un ton si fier, que Brutus, qui a sans doute beaucoup d'impétuosité dans le cœur, quoiqu'il ait quand il le veut beaucoup de modération dans l'esprit, lui dit avec un sourire malicieux, qu'il était prêt d'avouer qu'il était un galant sans amour, pourvu que de son côté il avouât aussi qu'il était un amant sans galanterie. Le redoutable Milon, à la force de qui rien ne pouvait résister, se fiant à cet avantage que la Nature lui avait donné, répondit aigrement à Brutus, qui, se fiant aussi autant à la force de son courage que Milon se fiait à la force de son corps, répliqua à ce fameux athlète avec une si noble audace, que l'autre s'en sentant outragé rougit de colère, et prenant la parole : « S'il pouvait être glorieux à Milon de te vaincre, lui dit-il, je t'apprendrais bientôt qu'il y a des témérités malheureuses, en te punissant de celle que tu as d'irriter un homme qui t'écrasera dès qu'il en aura la volonté.

— Je sais bien, reprit brusquement Brutus, que Milon s'est accoutumé dès son enfance à jouer avec un jeune taureau, et qu'il en porta un sur ses épaules lorsqu'il fut aux jeux Olympiques, mais je ne sais pas, ajouta-t-il avec un sourire méprisant, s'il est accoutumé de combattre de jeunes lions. »

En disant cela, Brutus se saisit de deux épées, qu'il prit à un esclave qui les portait et qui passa fortuitement au lieu où Milon et lui se promenaient. Mais à peine les eut-il arrachées à cet esclave, qu'en jetant une à Milon : « Prends cette épée, lui dit-il, et si tu veux conserver la gloire que tu as acquise, ne méprise pas un ennemi qui croit avoir le cœur plus grand que toi, quoique tu sois plus fort que lui. »

À ces mots, Milon sourit fièrement en recevant l'épée que cet illustre Romain lui jeta, et se reculant de deux ou trois pas en regardant Brutus avec une action menaçante : « Jeune audacieux, lui dit-il, ne me force point à te perdre en te précipitant dans mes armes, car je n'aime pas à vaincre sans gloire. »

Mais dès que Milon eut prononcé ces paroles, il s'aperçut qu'il avait besoin de sa force pour vaincre cet ennemi qu'il ne redoutait pas, car Brutus, s'élançant sur lui avec une légèreté incroyable, lui eut passé son épée au travers du corps s'il n'eut promptement paré le coup qu'il lui porta avec un revers qui fit étinceler les deux épées, tant le bras de celui qui le donna était fait. Cependant, comme Milon savait bien que son avantage était d'en venir aux prises, il n'oublia rien pour cela. En effet, il était plus grand que l'ordinaire des hommes, il avait presque la moitié plus d'âge que Brutus ; il s'était exercé toute sa vie à la lutte, et à tous les exercices du corps où il faut de l'adresse et de la force : il passait pour

être le premier athlète du monde et il avait une force si prodigieuse, que le peuple ne pouvant croire que la seule nature pût lui en avoir inspiré une semblable, disait qu'elle lui venait d'une certaine pierre qui avait cette vertu de donner une force surnaturelle à ceux qui la portaient. Mais quoique Milon fît des choses qu'on eut pu vraisemblablement attribuer à un géant, Brutus lui donna plus de peine qu'il ne pensait car il combattit avec tant de jugement qu'il fut impossible à Milon de passer sur lui, quoiqu'il ne pensât qu'à le terrasser. Car à peine Milon avait-il pensé à ce qu'il voulait faire, que Brutus changeant de place il fallait que Milon changeât de dessein tant l'adresse de Brutus était grande pour porter, et en même instant, se dérober à l'épée de ce fier ennemi qui ne cherchant qu'à le pouvoir joindre, ne faisait presque que parer ses coups, sachant bien que s'il pouvait une fois passer sur lui, la victoire lui était assurée. Brutus pensa pourtant périr en cette occasion, car ayant porté un coup à Milon qui lui traversa le bras gauche, Milon fut si irrité de voir l'épée de son ennemi teinte de son sang, qu'il s'élança avec violence vers Brutus qu'il prit par l'épaule, mais comme il le prit de la main gauche, la blessure qu'il avait reçue au bras lui fit une telle douleur, que malgré qu'il en eût il fallut qu'il lâchât prise, si bien que Brutus se dégageant promptement se remit en présence avec plus de vigueur qu'auparavant. Le fier Milon se voyant en cet état, se voulut jeter une seconde fois sur Brutus mais comme il esquiva un coup si pesant par son agilité, la colère prit à Milon, qui le pressant vivement voulut lui décharger un revers sur la tête dont il eût été infailliblement abattu s'il en eût été atteint. Mais Milon ayant manqué son coup, il se trouva que la même force qui le devait faire vaincre, servit à faire qu'il fut vaincu car comme il voulut décharger un second coup à Brutus, son épée manqua une seconde fois son ennemi, et rencontra un arbre où elle s'enfonça si avant, que voulant faire effort pour l'en retirer, il ne le pût sans la rompre. Mais ce qu'il y eut d'admirable pour Brutus, fut que voyant l'épée de son ennemi engagée, il s'arrêta tout court sans vouloir profiter de cet avantage en tuant Milon comme il lui eût été aisé de le faire pendant un si favorable instant. Comme ils en étaient là, cet esclave à qui Brutus avait arraché les deux épées et qui était allé quérir du secours pour les séparer, revint avec de beaucoup de monde qui les obligea à finir leur combat. Cependant, Milon avait une colère si horrible du désavantage qu'il avait eu, qu'il ne savait presque ce qu'il faisait et, dans ce transport, il prit cet arbre où une partie de son épée était encore et l'ébranla avec tant de violence qu'il le déracina, et pensa en écraser ceux qui venaient à eux. Cette action prodigieuse de force donna une nouvelle gloire à Brutus car il n'y avait rien de plus surprenant que de voir un homme aussi jeune et aussi faible que lui, être vainqueur du redoutable Milon qui n'avait trouvé personne en toute la Grèce qui lui eût pu résister. Si la sage Damo ne se fût servie de toute l'autorité qu'elle avait sur Milon pour l'obliger à supporter la honte qu'il avait d'avoir été vaincu il se fut porté à quelque injuste violence

contre Brutus. Mais elle sut si bien modérer l'aigreur de son esprit, qu'elle le contraignit d'embrasser celui qu'il eût volontiers voulu étouffer si elle n'eût pas retenu la fierté de son naturel par le respect qu'il lui portait.

Voilà donc Seigneur, quelle a été l'enfance de Brutus qui depuis ce furieux combat fut encore plus considéré des dames qu'auparavant, car bien que la valeur ne soit pas la vertu des femmes, il est pourtant constamment vrai qu'elles l'aiment et qu'elles font même quelquefois injustice à d'autres bonnes qualités, à l'avantage de celle-là, en préférant des gens qui ne sont simplement que braves, à d'autres qui ont plusieurs vertus au lieu d'une. Ainsi Brutus se voyant plus loué et plus caressé qu'à l'ordinaire, sentit dans son cœur une assez forte disposition à devenir amoureux d'une fort aimable fille qu'il connut d'une façon assez particulière pour vous la raconter. Et d'ailleurs, encore que ce ne soit pas cette fille-là qui ait donné une grande et violente passion à Brutus, c'est pourtant, en quelque façon, sa connaissance qui a fait qu'il est revenu à Rome et qu'il y vit de la manière que vous le voyez.

Il faut donc que vous sachiez qu'il y avait à Crotone une fille de beaucoup d'esprit appelée Bellanire, qui avait un commerce de lettres avec Damo. Si bien que s'écrivant comme deux personnes qui n'avaient point d'affaires ensemble et qui n'avaient que des secrets d'amitié à se dire, elles se rendaient compte de leurs plaisirs, et principalement des nouveaux amis ou des nouvelles amies qu'elles faisaient. Ainsi Damo recevant un jour une lettre de Bellanire, la montra à Brutus et lui dit qu'elle avait grand besoin de lui pour y répondre. Brutus pensant qu'il s'agissait de quelque affaire dont il pouvait éclaircir Damo, ouvrit cette lettre, et y trouva à peu près ces paroles, du moins, sais-je bien que je n'en changerai pas le sens.

Bellanire à la sage Damo.

Je pensais ne devoir jamais rien aimer que vous, cependant, j'ai à vous apprendre que j'ai trouvé une nouvelle amie si aimable, qu'encore que vous m'ayez promis de n'avoir plus de nouvelles amitiés, vous manqueriez sans doute à votre parole si vous la connaissiez aussi bien que je la connais. Car enfin, c'est une fille qui a mille charmes en sa personne, qui a de l'esprit et de la bonté, qui a toutes les inclinations nobles, dont la conversation est tout à fait agréable qui n'a ni caprice, ni orgueil, qui aime ses amies chèrement, qui ne fait autre chose que me parler de vous, quoiqu'elle ne vous connaisse que de réputation, et qui me donne mille tendres témoignages de son amitié. De grâce, apprenez-moi si je puis, sans ingratitude, refuser son affection ou si je puis sans vous être infidèle, lui donner une partie de la mienne car puisque je vous ai donné mon cœur, je n'ose y recevoir cette charmante et nouvelle amie, si vous ne me le permettez, quoique je ne sache pas trop bien comment je pourrai faire pour lui en défendre l'entrée.

Table des Matières

Deuxième partie - Livre premier 7

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -
Couverture : Novalith Texture Douce 250 g.
Pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g.
Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.
Impression numérique laser pour les pages intérieures
et jet d'encre pour la couverture.
Reliure dos carré collé.

Dépôt légal : juin 2023

Madeleine de Scudéry
(1607 - 1701)

— Dieux, s'écria douloureusement Aronce en regardant toutes ces diverses routes qu'il pouvait prendre, en quel étrange embarras me trouvai-je réduit ? Que n'éclairez-vous mon esprit, ou que ne forcez-vous ma volonté ? Et pourquoi faut-il que je ne sache ni ce que je dois, ni ce que je puis, ni même ce que je veux ?

— Il est pourtant bientôt temps, répondit Amilcar, de prendre une résolution car enfin, il faut aller au camp ou il faut aller à Rome !

— C'en est fait, reprit Aronce tout d'un coup, c'en est fait et quoi qu'il m'en puisse arriver il faut que j'aille où est Clélie, et qu'en ce lieu-là j'attende ce que la Fortune voudra faire d'elle et de moi. La sage Sivelia m'aidera peut-être à me cacher, ajouta-t-il, elle sait bien que le généreux Herminius son fils, m'aime avec tendresse, elle hait le tyran, et elle aime la vertu ! Il n'en faut pas davantage pour l'obliger à me rendre office. Si j'allais au camp, poursuivit ce prince, j'y serais reconnu pour fils de Porsenna, j'y serais arrêté, et renvoyé à Clusium sans pouvoir rien faire pour Clélie.

ISBN 978-2-35583-350-2 19€
9 782355 833502

Éditions l'Escalier
Saint-Didier - Vaucluse - France
www.editions-lescalier.com

Couverture :
Portrait d'homme accordant un luth - Laurent Fauchier (1670)